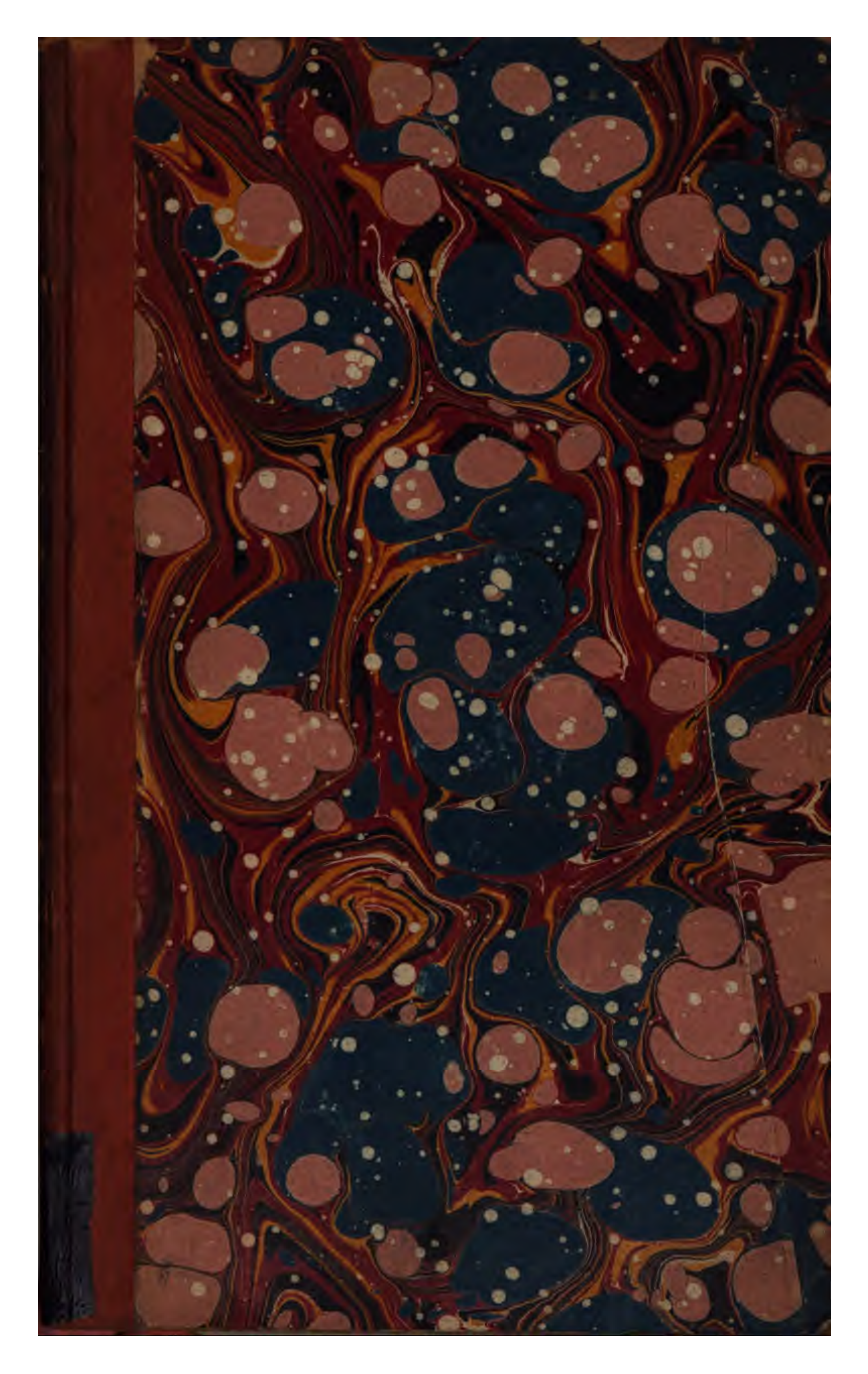
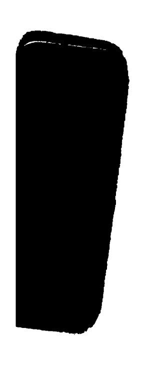
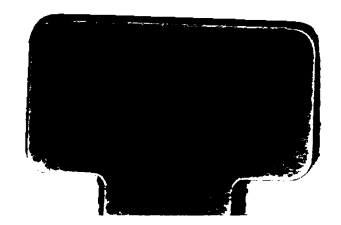








OPUSCULE
PHILOSOPHIQUE

PARIS. TYP. DE PILLET FILS AINÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.

OPUSCULE
PHILOSOPHIQUE

DE L'HOMME

CONSIDÉRÉ DANS SA NATURE ET DANS SES
RAPPORTS AVEC DIEU

PAR

PAUL PÉROL

PARIS
LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE DE LADRANGE
41, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS.

1858

la vérité doit toujours être fréquentée, quelque battue qu'elle ait déjà été, et que la profession de foi, même la plus humble, ne doit pas être méprisée. Ce serait plutôt du petit nombre d'œuvres philosophiques relativement à la grande quantité de celles fouillant les autres branches de la littérature qu'il faudrait se plaindre.

Pourquoi, principalement de nos jours, tant de volumes sur tout, si peu sur la philosophie ? Est-ce une science moins belle, moins nécessaire ? Peu de gens l'entendent, raison majeure pour la leur faire apprendre par la publication d'ouvrages à leur portée. Que tous ces auteurs au jugement droit, dont les lettres s'honorent, rentrent en eux-mêmes, approfondissent et pèsent sans esprit de parti, ne se réglant que sur le commun bien, ces importantes questions de notre nature, de notre devoir, de ce que nous pouvons craindre ou espérer ; qu'ils ne craignent pas d'en donner ouvertement leur solution, et peut-être sortira-t-il de la production de ces croyances intimes d'hommes généralement crus et estimés, une salutaire popularité et une lumière qui fixe enfin la vérité.

Jusqu'ici des philosophes égaux par la grandeur de la pensée et la force du raisonnement, ont épuisé les arguments qui semblent le mieux fondés pour soutenir des propositions entièrement différentes. C'est donc l'opinion de la majorité seule qui doit faire loi, et l'on ne saurait rendre cette majorité trop forte.

Beaucoup d'autres philosophes, au lieu de chercher la vérité en eux-mêmes, l'ont malheureusement demandée à ceux qui, plus hardis, avaient créé quelque système nouveau, adoptant et soutenant sans l'étudier davantage tel enseignement que la réflexion leur aurait souvent fait rejeter. Aussi, simples échos des chefs de secte, n'ayant point découvert leur conviction intime et particulière, ont-ils peu

ajouté aux moyens d'atteindre le but que se propose la philosophie.

Nous ne sommes d'aucune école, et n'avons consulté que notre conscience. Nous ne nous abriterons pas derrière un grand nom pour faire entendre notre faible voix, ni n'avancerons aucun vain sophisme dans l'intention de nous faire remarquer. Nous dirons sincèrement ce que nous pensons, espérant que cela puisse être de quelque utilité; mais, s'il n'en est pas ainsi, notre consolation sera d'avoir fait ce que nous avons cru devoir faire, et de savoir qu'il y a des plumes plus puissantes que la nôtre qui font connaître et aimer la vérité.

Cependant le moment n'est pas choisi pour s'attirer un auditoire envieux d'entendre autre chose que ce qui peut flatter les appétits sensuels. Quoique de tout temps on se soit plaint de ce sacrifice de la raison aux passions, jamais, sans doute, l'homme civilisé n'a été si peu disposé qu'aujourd'hui à prêter l'oreille aux conseils de la sagesse. La politique, la spéculation, le désir de briller, celui d'être le plus matériellement heureux qu'il soit possible, une quantité innombrable de frivolités fascinatrices, à qui, à leur défaut, l'imagination prête des attraits, tout cela prend une si large part des pensées des hommes qu'à peine en peuvent-ils accorder quelqu'une de loin en loin aux choses qui devraient être leur essentielle préoccupation.

C'est pour tâcher de réveiller autant qu'il nous est donné cette froide indifférence, que nous publions cet opuscule, écrit beaucoup aussi en vue de ceux qui n'ajoutent pas foi entière aux préceptes de leur religion, qui sentent en eux-mêmes un vide que seuls ils ne combleraient pas, et dont l'éducation ne permet pas d'envisager dans leur profondeur les livres de philosophie, livres semblant, en effet, n'avoir été dictés que pour les esprits versés dans les sciences; c'est-

la vérité doit toujours être fréquentée; quelque battue qu'elle ait déjà été, et que la profession de foi, même la plus humble, ne doit pas être méprisée. Ce serait plutôt du petit nombre d'œuvres philosophiques relativement à la grande quantité de celles fouillant les autres branches de la littérature qu'il faudrait se plaindre.

Pourquoi, principalement de nos jours, tant de volumes sur tout, si peu sur la philosophie? Est-ce une science moins belle, moins nécessaire? Peu de gens l'entendent, raison majeure pour la leur faire apprendre par la publication d'ouvrages à leur portée. Que tous ces auteurs au jugement droit, dont les lettres s'honorent, rentrent en eux-mêmes, approfondissent et pèsent sans esprit de parti, ne se réglant que sur le commun bien, ces importantes questions de notre nature, de notre devoir, de ce que nous pouvons craindre ou espérer; qu'ils ne craignent pas d'en donner ouvertement leur solution, et peut-être sortira-t-il de la production de ces croyances intimes d'hommes généralement crus et estimés, une salutaire popularité et une lumière qui fixe enfin la vérité.

Jusqu'ici des philosophes égaux par la grandeur de la pensée et la force du raisonnement, ont épuisé les arguments qui semblent le mieux fondés pour soutenir des propositions entièrement différentes. C'est donc l'opinion de la majorité seule qui doit faire loi, et l'on ne saurait rendre cette majorité trop forte.

Beaucoup d'autres philosophes, au lieu de chercher la vérité en eux-mêmes, l'ont malheureusement demandée à ceux qui, plus hardis, avaient créé quelque système nouveau, adoptant et soutenant sans l'étudier davantage tel enseignement que la réflexion leur aurait souvent fait rejeter. Aussi, simples échos des chefs de secte, n'ayant point découvert leur conviction intime et particulière, ont-ils peu

ajouté aux moyens d'atteindre le but que se propose la philosophie.

Nous ne sommes d'aucune école, et n'avons consulté que notre conscience. Nous ne nous abriterons pas derrière un grand nom pour faire entendre notre faible voix, ni n'avancerons aucun vain sophisme dans l'intention de nous faire remarquer. Nous dirons sincèrement ce que nous pensons, espérant que cela puisse être de quelque utilité; mais, s'il n'en est pas ainsi, notre consolation sera d'avoir fait ce que nous avons cru devoir faire, et de savoir qu'il y a des plumes plus puissantes que la nôtre qui font connaître et aimer la vérité.

Cependant le moment n'est pas choisi pour s'attirer un auditoire envieux d'entendre autre chose que ce qui peut flatter les appétits sensuels. Quoique de tout temps on se soit plaint de ce sacrifice de la raison aux passions, jamais, sans doute, l'homme civilisé n'a été si peu disposé qu'aujourd'hui à prêter l'oreille aux conseils de la sagesse. La politique, la spéculation, le désir de briller, celui d'être le plus matériellement heureux qu'il soit possible, une quantité innombrable de frivolités fascinatrices, à qui, à leur défaut, l'imagination prête des attraits, tout cela prend une si large part des pensées des hommes qu'à peine en peuvent-ils accorder quelqu'une de loin en loin aux choses qui devraient être leur essentielle préoccupation.

C'est pour tâcher de réveiller autant qu'il nous est donné cette froide indifférence, que nous publions cet opuscule, écrit beaucoup aussi en vue de ceux qui n'ajoutent pas foi entière aux préceptes de leur religion, qui sentent en eux-mêmes un vide que seuls ils ne combleraient pas, et dont l'éducation ne permet pas d'envisager dans leur profondeur les livres de philosophie, livres semblant, en effet, n'avoir été dictés que pour les esprits versés dans les sciences; c'est-

à-dire pour la classe qui en aurait le moins besoin, et non pour le peuple, à qui surtout ils seraient nécessaires, mais qui ne peut ni les comprendre ni les acquérir. Aussi, abstraction faite des phrases pompeuses, des termes abstraits d'une haute philosophie, dirons-nous simplement ce que nous croyons être la vérité; ce qui, au pis-aller, ne peut nuire : car il est facile de ne pas adopter une croyance étrangère, et quand au contraire on retrouve chez un autre ses propres pensées, cela affermit la foi et rassure la conscience.

OPUSCULE PHILOSOPHIQUE

DE DIEU.

Il est des propositions que toute la science des hommes ne pourra jamais résoudre, ou ne résoudra jamais qu'imparfaitement, il en est une très-importante que nous nous expliquons facilement aussitôt qu'un premier éclair de raison a brillé pour nous, tellement elle est frappante de naturel et de clarté : celle de l'existence d'un Dieu.

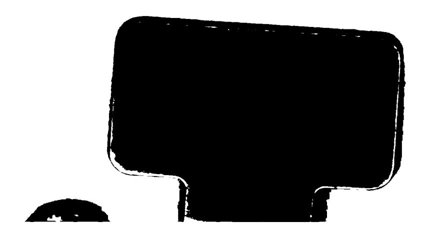
En effet chaque individu, arrivé à l'âge où le jugement commence à se former en lui, sent instinctivement qu'il n'est pas le maître du monde qu'il découvre, que ce n'est aucun de ses semblables qui a pu placer les astres là où ils sont, qui dirige leur marche régulière, et quoiqu'il n'en découvre nulle part aucune partie matérielle, il conçoit d'abord que l'existence d'un Être suprême est indispensable pour expliquer la création, et le maintien parfait de tout ce qu'il voit.

Ces preuves physiques lui suffisent largement sans être appuyées d'autres preuves ; la vérité en sort pour lui incontestable, et il a peine à comprendre qu'on ait pu émettre un simple doute à cet égard. Tout le monde commence donc par croire qu'il y a un Dieu, et il faut arriver à un point bien bas de dépravation, de folie, ou d'une hypocrite forfanterie, pour oser le nier impudemment.

Mais en vain marquent-ils du sceau de leur faux génie quelque brillant système contre l'existence de Dieu, en vain ap-







puient-ils leur vaniteuse opinion sur des effets dont ils ne veulent pas voir les véritables causes, en vain cachent-ils par des phrases ambiguës et obscures le vide de leurs pensées, les athées ne réussiront jamais qu'à s'attirer le mépris, si ce n'est la pitié des gens sensés, et à faire adopter leur dégradante doctrine par des hommes — ce nom leur est-il dû? — assez pervers pour n'avoir plus à attendre que des châtiments de celui qu'ils aiment alors mieux méconnaître.

D'un autre côté nous regrettons que la plupart des philosophes qui ont reconnu dans leurs écrits un Être suprême comme premier principe de toute chose, et souverain tout-puissant de cet univers qu'il pourrait anéantir sans cesser d'être Dieu, aient consacré tant de pages à prouver une chose que chaque chose prouve, ou à combattre les raisonnements fastidieux d'individus sans foi et sans raison. Et d'ailleurs peut-on élever les preuves de l'existence de Dieu à la grandeur infinie de ces preuves? Suivre les athées sur le terrain où ils nient Dieu jusque dans son existence, n'est-ce pas une offense faite à celui dont le moindre brin d'herbe la démontre si éloquemment?

Encore si les définitions que donnent ces disciples d'Épicure, sur la conservation et la formation des mondes, avaient entre elles quelques similitudes, des esprits superficiels pourraient peut-être se laisser tromper à cet accord d'arguments, quelque faux qu'ils soient, séduisamment proposés. Mais loin de là, chacun a un système qui lui est propre, avec lequel il n'est rien qu'il n'explique, et qui, se confondant l'un l'autre, ne font que mieux démontrer la réalité de ce qu'ils prennent tant de peine à nier. Ceux au contraire qui ont foi, et c'est heureusement la presque totalité, peuvent différer entre eux sur des points relativement secondaires, mais s'accordent au moins pour proclamer l'unité, la grandeur, et la toute-puissance de l'Être suprême.

Les questions que l'esprit humain ne résoudra jamais sont celles qui ne tombent pas immédiatement sur les sens de tous, qui sont par conséquent sujettes à controverses, et dont l'explication, sans améliorer en rien notre position, servirait seulement à augmenter notre amour-propre, à satisfaire une puérile curio-

sité. Ainsi l'éternité de Dieu, sa propre substance, la nature de ses attributs, la création du monde, et combien d'autres, sont autant de mystères que notre curiosité orgueilleuse serait on ne peut plus flattée d'éclaircir, ce qui ne lui sera jamais permis cependant par le Créateur, qui nous a prouvé son ineffable bonté d'une façon assez éclatante, en ne laissant en nous aucun doute sur tout ce qu'il nous importe de connaître.

Nous croyons, pour ainsi dire, irrésistiblement qu'il y a un Dieu, qu'il est éternel, très-bon, très-juste, tout-puissant, que c'est de lui que vient le monde, qu'il est partout, et quelques autres dogmes du même genre; mais là s'arrête cette sûreté de pensées innées en nous, ou qu'un rien peut faire éclore, et quand l'esprit de l'homme encouragé par la facilité avec laquelle il découvre la vérité de ces principes, quoique manifestés par aucun signe matériel, veut aller plus avant, il ne fait qu'errer et se contredire.

L'abus est contre nature : c'est abuser de l'idée que de lui faire sonder les mystères qu'il n'a pas plu à Dieu de nous révéler.

Qui sommes-nous donc pour oser tenter ainsi de surprendre les secrets de l'Être suprême ? Voudrions-nous posséder la science divine? Aspirerions-nous à devenir autant de dieux? Est-ce pour en faire un emploi si fructueux et si modeste que l'intelligence nous a été donnée?

Qu'on se transporte par la pensée en un lieu d'où l'on apercevrait distintement les milliers de globes qui composent le tout; la terre paraît un point dans l'espace, l'homme un point sur la terre : et voilà pourtant l'atome qui voudrait faire descendre Dieu jusqu'à lui; l'assimiler à sa nature ; l'analyser et l'expliquer même dans ce qu'il a cru devoir entourer de ténèbres. La créature en voudrait savoir autant que son Créateur ; et pis encore, tandis qu'un seigneur ne souffrirait pas que son esclave s'amusât aux dépens de sa personne, elle se sert sans scrupule de son Créateur pour en faire le sujet de la dissertation la plus futile, ou d'une grossière plaisanterie. Dieu peut-il voir la fin du vide ? Dieu peut-il faire un bâton sans deux bouts ? Je n'en vois pas la possibilité, donc Dieu ne le peut pas. Est-ce assez d'un coupable oubli, et d'une ridicule vanité?

Plus les hommes avanceront en science, plus ils reconnaîtront l'inutilité des recherches d'une méthaphysique voilée, et le jour où la conception humaine aura atteint son apogée sera celui où elle déclarera qu'il est absolument impossible de rien découvrir au delà de ce que nous apercevons naturellement.

DE L'AME.

L'homme est un composé de trois espèces:
La matière, ou le corps proprement dit;
Le principe vital;
L'âme.

Le corps est cet ensemble de chair, d'os, de muscles, destiné à tomber en pourriture et à se réduire en poussière.

Le principe vital est une substance immatérielle, inhérente à la matière de quelque animal que ce soit: ses attributs sont de lui communiquer le mouvement, les sensations, les pensées, la mémoire; il se joint à elle dès qu'elle est formée constitutionnellement; il meurt entièrement avec elle.

L'âme en est le véritable moi; elle est propre à lui seul, sert à lui révéler l'existence de Dieu, les conséquences qui en dépendent, et à le diriger dans la vie.

Si un sourd n'a aucune idée du son, un aveugle des couleurs; si les fictions que forment notre imagination ont toujours quelque rapport avec des choses qui ont déjà été communiquées à nos sens, nous devons justement en conclure que nos idées viennent de l'impression qu'ont faite sur nos sens les objets extérieurs. Nous voyons une scène touchante, nous entendons une musique harmonieuse, nous nous imaginons au milieu d'un combat sanglant, cela fait naître en nous des idées de compassion, de plaisir, d'effroi, que nous n'aurions pas eu si la cause qui les a

suscitées n'était pas survenue, si nous avions été privés de sens pour en recevoir l'effet, ou si nous n'avions vu, entendu ou lu quelque fait analogue. Nous avons cela de commun avec tous les animaux; seulement c'est chez nous que les sens sont le plus parfaits. Pour qu'un chien garde rancune contre celui qui l'a frappé, que le tigre reconnaisse la main qui le nourrit, que le chat guette la souris, que plusieurs obéissent à la voix, il faut bien qu'ils aient une mémoire, une conception, des idées enfin, quoique plus ou moins développées à mesure qu'on descend l'échelle des intelligences purement animales. Mais, de même que dans l'homme, ces idées s'éteignent avec l'extinction du principe vital qui seul les entretenait, une fois la matière mortellement désorganisée.

N'y a-t-il donc aucune différence entre l'homme et la bête? Autant vaudrait demander : « Y en a-t-il une entre Dieu et l'homme? » La bête n'a d'autres idées que celles qui lui viennent purement des sens; mais, outre celles-ci, l'homme a l'idée d'un Être suprême, idée innée en nous, que nous ne tenons point des sens, puisque avec nos facultés matérielles les animaux ne l'ont jamais eue. Nous avons donc un sens pour ainsi dire qu'ils n'ont pas, et c'est ce sens qu'on appelle âme.

Si nous n'avions que le principe vital commun à tous les êtres vivants, pourquoi pourrions-nous concevoir un Dieu, et ceux-ci non? Mais, dira-t-on, il y a des sauvages qui n'en ont pas la moindre connaissance, et des matérialistes qui ne l'admettent pas. C'est vrai; mais ceux-ci croiraient s'ils voulaient bien ouvrir les yeux et ne pas forcer leur conscience; ceux-là sont au moins susceptibles d'admettre son existence avec un peu d'instruction. De quel animal en pourrait-on dire autant? Si la présence de Dieu se prouve par celle de l'âme, celle de l'âme se prouve aussi par la présence de Dieu. On ne saurait raisonnablement adopter l'une sans l'autre : elles s'expliquent mutuellement. La croyance en l'existence d'un Être suprême repose sur la contemplation de ses ouvrages, et surtout sur cette force intérieure qui nous pousse irrésistiblement à y ajouter foi, qu'on peut vaincre dans un moment de fol égarement, mais à laquelle on sera certainement soumis au jour de grande joie ou de grand malheur; de même

celle de l'âme se fonde sur le sentiment que nous en avons instinctivement, et principalement sur ce que sans elle nous ne pourrions avoir la moindre connaissance de l'Éternel. Elle seule nous le révèle, et par là nous ennoblit. En d'autres termes, puisque l'homme comprend Dieu et que Dieu permet à l'homme de le comprendre, il faut qu'il y ait un Dieu et que nous ayons une âme.

Telle est la croyance la plus conforme à la nature, et celle d'ailleurs du plus grand nombre. Veut-on passer outre ces principes généraux, soulever le voile des mystères dont Dieu les a enveloppés, on dépasse les limites posées à l'entendement humain et on marche dans l'obscurité la plus complète. Tous les objets qu'on y découvre, vus dans une nuit impénétrable, peuvent devenir l'éternel sujet de discussions sans fin, aucun n'étant favorisé d'une assez grande lumière pour la dissiper convenablement. Ce sujet, avant si simple et si clair, devient une source d'erreurs et ouvre un large champ aux conjectures, aux théories, aux sophismes. Chacun peut à l'envie forger un système sans redouter qu'un autre vienne mathématiquement le confondre. Un système là-dessus peut paraître plus ou moins ingénieux; mais il n'est jamais qu'un composé de rêveries qui montrent le talent de leur auteur et qui ne persuadent personne.

Notre intention n'est pas de combattre les contradicteurs de l'existence de l'âme : ce serait pour les gens sensés peine perdue, pour les autres au-dessus de nos forces. Nous ne les suivrons pas non plus dans ces discussions scolastiques où l'on débat si gravement des questions qu'on ne comprendra jamais, dans des termes qu'on ne connait pas. Pour nous, du moins, nous avouons ne rien saisir à ce langage pédagogique qu'ils emploient si mal à propos pour dire pompeusement les choses les plus élémentaires, ou pour soutenir quelqu'un de leurs songes.

Nous ne chercherons donc pas avec eux quelle est la substance de l'âme, si elle est divisible ou indivisible, le temps précis où elle est formée, si c'est le corps qui attend l'âme ou l'âme qui attend le corps. Nous nous sommes cependant posé ces questions, et comme la solution n'est pas venue à notre jugement claire et nette, qu'elle y est venue très-embrouillée même, nous

en avons conclu qu'il ne devait pas importer à l'homme de la connaître, et que ses recherches à cet égard devaient rester infructueuses. Ailleurs notre curiosité n'a pas été plus satisfaite ; chaque traité est une appréciation personnellement différente, ce qui n'est pas propre à nous faire changer d'opinion, mais à montrer seulement combien il est absurde de vouloir deviner ce qu'on ne peut pas. Il est bien entendu que c'est l'abus que nous condamnons, et non la recherche de la vérité elle-même ; la recherche de la vérité dans les choses qui nous touchent, et non dans les sujets oiseux qu'il ne nous importe pas essentiellement de résoudre. Une crédulité consommée, le doute de tout, voilà les deux résultats auxquels aboutissent ceux qui veulent découvrir plus qu'il n'a été donné à l'homme. Mais parce qu'ils ne font que se perdre dans les routes mystérieuses par lesquelles ils essayent d'aller jusqu'au principe, s'ensuit-il que ce principe n'existe pas ? Nous ne pouvons que mentionner, sans l'expliquer, l'influence de la lune sur l'océan, phénomène que nous avons continuellement sous les yeux, et que nous avons pu étudier depuis la création du monde ; comment comprendrons-nous l'énigme laissée à l'humanité, et dont le mot est trop couvert pour notre faible vue ?

Tenons-nous en aux vérités naturelles ; ne les faussons pas par de chimériques examens, et ne nous targuons pas de l'espèce de mystère qui les entoure pour en douter ; car, en réalité, il n'en existe pas. Quand les calculs mathématiques suffisent pour nous convaincre du mouvement de la terre, et que Dieu a mis lui-même en nous la preuve des vérités qui font notre qualité d'homme, devons-nous douter des idées qui s'offrent sans efforts à notre jugement, et qui sont la solution du mathématicien infaillible ?

DE LA CONSCIENCE.

Dieu a donné à l'homme une âme pour lui apprendre à le connaître; il l'a ainsi élevé à un rang très-supérieur; il en a fait le maître du globe, qu'il paraît avoir créé à son intention; il a mis un abîme sans fond entre lui et la bête : la conséquence de ceci est que nous devons vivre d'une manière digne de reconnaître une faveur et un don aussi précieux, et pour nous montrer sa volonté qu'il en soit ainsi, Dieu a joint à cette âme l'attribut de communiquer à chacun des notions infaillibles sur le juste et l'injuste. C'est cette action de l'âme qu'on nomme conscience.

La conscience venant de l'âme et l'âme de Dieu, ne saurait nous induire en erreur; mais il ne faut pas confondre cette voix intérieure, qui est la voix de Dieu, avec celle du principe vital, et c'est ici le lieu de définir nettement les fonctions qu'exercent en nous ces deux principes. La conscience, touchant à Dieu, essentiellement immatérielle, tend toujours à ce que nos pensées et nos actes soient dignes du rang que nous tenons dans cet univers, et de la grâce que Dieu nous a faite de s'initier à nous. Le principe vital, au contraire, sans cesse répandu dans la matière, miroir propre à recevoir des images, mais incapable d'en inventer, tend à ce que nous vivions d'une vie animale, c'est-à-dire dans les plus grandes jouissances physiques que nous pouvons nous procurer. La conscience ne donne pas le mouvement, elle montre le chemin et n'a égard aux objets que par rapport à notre bonheur spirituel. Le principe vital au contraire voit ce qui convient le mieux à notre bonheur matériel et agit dans ce sens quand l'impulsion de la conscience a été vaincue. Les inclinations de ces deux substances étant tout à fait opposées, devraient être bien faciles à distinguer; cependant on est si disposé à jouir des plaisirs qu'on prend avec facilité cette disposition pour la voix de la conscience. Il arrive encore que la voix intérieure est indécise quand on s'adresse à elle et qu'on est diverse-

ment engagé avec des chances à peu près égales; mais cet état d'incertitude n'est que le fruit forcé de notre imagination; car la vérité est infaillible et ne saurait avoir besoin de discussion. C'est seulement le désir immodéré de suivre les inclinations du principe vital qui est quelquefois assez puissant pour s'arroger les dehors de la raison. On voit un homme tomber à l'eau, on vole à son secours, le principe vital est dompté; il a fallu qu'il cède à l'impulsion de la conscience, on a obéi à Dieu même; et si au lieu d'un homme c'est un objet inerte, si l'on se noie, la conscience est encore sans remords; car c'est le principe vital qui n'a pas reçu l'impression de l'objet extérieur d'une manière convenable, ou qui a succombé à l'accomplissement de l'acte. On voit le même homme se noyer alors qu'on aurait pu lui porter secours; on a obéi à la substance matérielle, le principe vital a allégué des raisons qui l'ont emporté sur celles de la conscience, — on a dédaigné les commandements de Dieu.

Dans ces cas d'indécision, si l'on n'a pas assez de fermeté pour vouloir entendre la véritable inspiration, si l'on se trouve incapable de la distinguer, qu'on se rapporte au premier mouvement qu'on a eu, c'est le bon; car il est donné par la conscience, qui, par son infaillibilité, n'a pas besoin de réflexion pour décider une chose, tandis que le principe vital étant imparfait demande réflexion.

Plus un homme suit les préceptes de la conscience, plus il se rapproche de l'Être suprême, plus il est digne d'avoir une âme; mais plus il suit les goûts du principe vital, plus il se rapproche de la brute.

La conscience ne s'applique qu'à des objets dignes d'elle, et point à ce qui est purement matériel; si nous voulons par exemple savoir si nous devons faire un déjeuner froid ou un déjeuner chaud, cela ne concerne en rien la conscience; c'est au principe vital à nous dire le genre qui flattera le mieux notre goût, — de même qu'un animal à qui l'on présenterait deux aliments se jetterait de préférence sur celui qu'il croit le meilleur. Mais si l'on se fait la même question pour savoir ce qui est le plus convenable au bon résultat de quelque affaire, c'est la conscience qui y répond. Dans cette sorte de cas elle ne dédaigne pas de

décider même les plus petits actes, une cause très-minime produisant souvent le plus grand effet. — C'est pour cette raison qu'on ne doit pas non plus manquer de suivre ses conseils dans les plus petites choses.

Tous les bienfaits que nous rendons n'ont de prix et de mérite que s'ils ont été exécutés sous les ordres de la conscience : ce sont les seuls à distinguer des services rendus par les animaux, faisant le bien par l'unique raison qu'ils y ont été dressés ou qu'ils croient en agissant ainsi agir dans leur intérêt matériel. Le chien qui va porter secours au voyageur égaré le fait par le même motif que celui qui ramène la brebis égarée, parce qu'il y a été dressé, et non avec l'espérance de rendre un père à sa famille, à la société un homme utile ; l'éléphant qui pose sur son dos et qui reconnaît pour cornac l'enfant du malheureux qu'il vient de tuer, agit ainsi parce que le principe vital est assez développé en lui pour lui faire apercevoir la faute qu'il a commise de tuer l'homme qui le nourrissait bien, et pour l'engager de prendre son fils dans l'espoir qu'il en fera autant ; il ne fait donc point cela ni pour donner un bon exemple, ni pour être agréable à Dieu, ce qui est le propre de l'homme. Quand ce ne sont pas des raisons qui le meuvent, il n'y a aucune différence entre lui et la bête ; comme elle il agit par vanité, par habitude, par espoir ou par crainte, tous sentiments qui tiennent au principe vital, le même pour tous les êtres.

La conscience étant une substance immatérielle, ne reçoit aucune impression des objets matériels, c'est-à-dire qu'elle reste toujours droite, calme, sereine au milieu des agitations qui influent sur le principe vital ; l'homme la retrouve toujours ainsi quand il s'adresse à elle. Aucune influence matérielle ne peut la violer, quelque forte qu'elle soit. Mais comme sa fonction est de nous faire prendre le parti le plus convenable quant à l'impression que les objets extérieurs exercent sur nos sens, elle a égard à la qualité de ces objets. La conscience nous dit toujours de faire le bien, d'éviter le mal ; cependant ce qui est bien dans un lieu étant souvent mal dans un autre, ses jugements ne sont pas toujours les mêmes dans les mêmes cas : elle se modifie suivant les circonstances et se conforme aux mœurs, aux lois, aux habi-

tudes ; elle nous pousse au bien, mais dans le sens de ce que ce bien soit en rapport avec les idées de la société au milieu de laquelle nous vivons, et le mal n'est absolument que ce que nous ne trouvons pas bien dans notre conscience.

Elle a du reste une maxime qui est la pierre de touche de toutes ses sentences, dans tous les pays et chez tous les hommes; c'est celle-ci : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qui te fût fait à toi-même, » et pour qu'elle ne conseille pas dans ce sens il faut un cas très-péremptoire. Ainsi un juge qui envoie à l'échafaud un homicide agit selon sa conscience, et cependant il fait à un autre ce qu'il ne voudrait pas qu'il lui fût fait. Et encore s'il est vrai qu'il y ait quelque part une loi qui engage le frère à épouser la sœur, celui qui se marie avec l'intention de se soumettre à la loi et de resserrer les liens de famille, suit la voix de la conscience, tandis que celui qui en ferait autant dans nos pays agirait contre sa conscience, ceci étant contre nos lois, ce à quoi elle a égard.

Ce qu'il nous importe donc de constater surtout, ce n'est pas s'il est bien que la conscience ait une manière de voir différente sur les mêmes objets, mais qu'elle est un juge certain et un conseiller fidèle qu'on est sans remords d'avoir écouté, quel que soit le résultat de ses avis.

Quand nous disons sans remords, nous parlons des remords de la conscience; car le principe vital a aussi les siens lorsque nous avons dédaigné ses tendances, et qui deviennent plus grands à mesure qu'il l'emporte sur la conscience.

Ainsi tel individu jouit d'une somme qu'il a volé à un autre et qui est tout son avoir. Il la rend, il suit la voix de sa conscience: mais, obligé de vivre misérable, il songe, malgré lui, au temps où il était dans l'aisance ; ce sont là les remords du principe vital, remords qui ne prennent de consistance que si l'on étouffe les consolations abondantes qu'offre la conscience.

C'est en même temps cette diversité de modes qui prouve que l'homme seul a une conscience : car on voit les hommes avoir des mœurs, des coutumes, des lois dictées seulement par la conscience et qui diffèrent le plus souvent dans chaque pays, tandis que les animaux agissent partout d'une manière unique, ou du

moins en transformant leurs habitudes que par rapport aux plus ou moins grandes convenances qu'offrent au principe vital les divers climats qu'ils habitent.

La conscience demande un état calme pour donner ses conseils, sinon les effets en demeurent moindres et même nuls. En effet, elle ne prononce que d'après les impressions qu'ont subies les sens ; les sens ou principe vital, étant inhérents à la matière, suivent les lois qui la régissent, c'est-à-dire qu'ils sont sujets à la détérioration, et chaque fois qu'il en est ainsi les prérogatives de la conscience diminuent à mesure que leur défectuosité devient plus grande. Ainsi elles sont moindres dans un homme colère que dans un homme impatient. Car, bien que les deux ne voient pas les choses telles qu'elles sont, ce dernier est-il moins aveuglé. Enfin si la cause qui a produit cette détérioration a été assez grande pour laisser voir les objets d'une façon entièrement irrationnelle, le lien qui unit la conscience au principe vital est brisé ; mais ce n'est que dans ce cas qu'elle nous abandonne tout à fait, ce qui arrive pour l'homme dans un état complet d'ivresse ou de folie.

Il faut donc un état tranquille pour que le principe vital puisse profiter des conseils de la conscience ; aussi bien qu'il est nécessaire à la matière pour suivre l'impression du principe vital.

DES FINS DE L'AME.

Si les hommes étaient meilleurs et qu'ils se contentassent de suivre le vœu de leur âme, s'en rapportant à Dieu pour tout le reste, il serait profane d'essayer de pénétrer les secrets du Créateur, même dans ce qu'il nous importe de savoir ; car, alors, cela ne servirait qu'à satisfaire une curiosité mal placée, mais comme,

loin de là, ils sont méchants et qu'ils ont besoin de démonstration pour leur indiquer la route, il est permis en ce sens, croyons-nous, de tâcher de faire disparaître les nuages qui obscurcissent la vérité.

Il y a une distance infinie entre Dieu, être suprême et créateur, et l'âme, objet créé, dénué de tout pouvoir. Dieu a cependant bien voulu se révéler lui-même à cette âme, dans son existence, mais non dans son essence. Nous avons donc l'idée profonde de Dieu, mais une idée faible de sa grandeur; de même nous sentons qu'il est pleinement parfait, mais nous ne pouvons avoir qu'une idée très-faible de la nature de cette perfection. En vain élevons-nous au plus haut point notre pensée et rapetissons-nous cette perfection, la différence qui restera entre le résultat de notre conception et la réalité est inouïe. Il ne nous est heureusement pas nécessaire d'aller si loin demander ce que nous devons savoir. Dieu nous a révélé de son essence assez pour satisfaire à tous nos besoins, et c'est là ce que nous allons chercher dans la mesure des pouvoirs dont nous croyons pouvoir user.

Rentrons en nous-mêmes. Demandons à notre âme ce qu'est ce Dieu qu'elle nous révèle. Elle nous dit qu'il est un, tout-puissant, bon, juste. Voilà ce qu'elle nous apprend à croire, et si nous ne croyons pas cela, qu'elle nous indique naturellement, pourquoi aurions-nous foi en Dieu même. Nous sentons, il est vrai, que cette toute-puissance, cette bonté, cette justice, sont tellement au-dessus de l'idée que nous nous en formons, que ces mots ne sont qu'un pâle reflet de l'objet qu'ils veulent exprimer. C'est avec cette considération que nous nous en servirons, et que nous nous permettrons de juger des qualités de Dieu d'après celles des hommes.

La toute-puissance et la bonté de l'Éternel éclatent de toutes parts, en notre âme, dans cet univers, dans les joies qu'il nous accorde. S'il était méchant, pourquoi donnerait-il à la matière des voluptés, à l'esprit l'espérance, à l'âme l'idée de son existence? pourquoi nous aurait-il créés? Quelques-uns se tuent, mais c'est le plus petit nombre, et puisque le plus grand est heureux de vivre, il faut bien après tout qu'ils tiennent la vie pour un bien. Dira-t-on que si Dieu ne fait pas plus de mal,

c'est qu'il ne le peut pas? En ce cas il faudrait qu'il ne fût pas tout-puissant, qu'il fût sous la dépendance d'un autre objet; mais comme les idées de dépendance et de divinité ne peuvent s'associer, qu'on renie plutôt Dieu, ou qu'on rejette cette supposition. Quoique les preuves de sa justice ne soient pas aussi matériellement démontrées que celles de sa toute-puissance et de sa bonté, elles n'abondent pas moins, et même les preuves de sa bonté sont celles de sa justice. Nous disons qu'un homme est bon quand il fait du bien, comme pour faire le bien il importe souvent de châtier le mal, l'homme bon doit châtier le mal c'est ce qui s'appelle faire justice. Or, si l'homme bon est juste, Dieu bon est juste.

Cependant ce ne sont pas les faits qui se passent sous nos yeux qui portent témoignage à cette justice. On voit souvent le méchant jouir impunément du fruit de son crime, et l'honnête homme être accablé sous les coups d'une mauvaise fortune. Il faut donc chercher ailleurs pour trouver cette justice de Dieu. Nous savons bien qu'en général le méchant a dès cette vie les remords du mal qu'il a commis, et que le juste conserve des idées sereines au milieu des calamités qui le frappent; mais ces remords et ce calme d'une conscience tranquille sont-ils suffisants pour châtier le mal ou récompenser la vertu? Encore qu'ils n'accompagnent pas toujours les idées bonnes ou mauvaises, et il suffirait de l'exemple d'un seul homme qui jouît sans remords de son crime, pour montrer la fausseté d'une pareille assertion et montrer que ce n'est pas en cette vie que Dieu atteint les hommes.

On ne peut le nier, c'est quelque chose que les biens de la terre, de quelque peu d'importance qu'ils soient. Qu'on prenne deux hommes placés aux deux extrémités de l'échelle de la fortune, qui, à la fin de leur carrière, auront également bien vécu, le malheureux ne serait-il pas en droit de se plaindre que, pour arriver au même but, il ait eu un chemin de ronces et d'épines, l'autre un chemin de roses. Mais non, Dieu étant souverainement bon et souverainement juste, devant lui tous les hommes sont égaux, il n'y a pas de hiérarchie dans les âmes, et puisque nous voyons qu'il comble sur cette terre, indifféremment, les uns de biens et les autres de maux, c'est hors de cette terre que nous de-

vons voir les actes de sa justice, dont les remords et les idées pures ne sont que les prémices ; là, où celui qui a été heureux ici-bas a sans doute moins à attendre que celui qui aura été malheureux dans la même proportion de bien fait.

En supposant même que Dieu rendît justice sur cette terre, nous ne saurions la découvrir. La justice de Dieu et celle des hommes ne peuvent avoir entre elles aucune concordance. Les vues de Dieu pénèrent tout, embrassent tout, tirent conclusion du plus infime détail ; l'homme ne juge que le fait et ne voit pas plus loin que son nez. Quand nous voyons par exemple un homme vertueux comblé de maux et une canaille comblée de biens, nous crions à l'injustice, nous considérons cela comme un manque profond d'équité ; mais qui nous dit, aveugles que nous sommes, que cet homme vertueux est assez vertueux relativement aux moyens de toute sorte qu'il a reçus pour pratiquer la vertu, et que cette canaille est aussi canaille que sa destinée pouvait l'entraîner à l'être, s'il avait cédé à ses mauvais penchants, aux instincts féroces innés en lui ? Nous accordons des lauriers au général qui remporte des victoires, nous en faisons un demi-dieu ; des calamités cruelles fondent sur lui et l'abîment, mais pour l'Éternel quel autre éclat a cet homme que celui d'avoir fait tuer des gens, si ça été seulement pour satisfaire un vain amour-propre. Nous méprisons le sauvage sans aucune lumière, nous en avons pitié, mais qui pourrait dire que lui aussi Dieu ne l'élève pas à la suprême grandeur, au même rang que le plus fastueux potentat, s'il a fait le bien dans la courte étendue de ses moyens ? Nous voyons d'ici tous les torts qu'on peut nous imputer, pourvu qu'on dénature notre pensée. Si vous placez tous les hommes sur un pied égal, pourquoi tâcher d'acquérir le plus de vertus possible ? — Parce que votre mandat sur terre est de montrer le bon exemple, d'être un modèle de sainteté, et que si vous faillissez à cette perfection des vertus humaines, vous êtes moins devant Dieu, avec toute votre apparence de sainteté, que l'ouvrier que vous dédaignez et dont les défauts vous dégoûtent, mais qui aura tenu la place que le sort aveugle lui a assignée.

Au point de vue de l'humanité, un crime nous est aussi odieux qu'à qui que ce soit, loin de le placer sur un pied égal avec la

vertu. Au point de vue de la Divinité, nous ne nous permettrions pas de rien taxer de vice ou de vertu. Dieu seul a ce suprême pouvoir.

Nous avons vu que l'âme est une substance immatérielle qui ne fait que communiquer à la matière la connaissance de son Créateur et lui révéler ce qui est bien. Elle est comme le phare qui éclaire le navire : celui-ci peut sombrer sans que la lumière s'éteigne ; le corps peut périr et la substance immatérielle rester encore. Puis, l'homme qui est si grand par la connaissance qu'il a de l'Être suprême, l'homme à qui Dieu a donné tant de preuves de son amour, serait-il mis au rang de la brute à son dernier jour? Serait-ce pour un nombre si restreint d'années que cette grandeur et ces délices lui auront été communiqués? Ne faut-il pas qu'elle reste d'ailleurs pour subir la justice de Dieu? Trouvera-t-on que cette âme ne peut être l'objet sur lequel s'appesantisse la colère de Dieu ; qu'elle est immatérielle, n'a aucune influence directe sur la matière, qu'elle pousse au bien, qu'ainsi elle n'est pas responsable des faits de la matière? C'est le corps qui a bien ou mal agi, c'est lui qui doit subir la peine ou jouir de la récompense. A cela on peut répondre : l'âme est immatérielle, c'est vrai, mais créée et dépendante ; elle initie l'homme à Dieu et le pousse au bien, mais en cela elle ne fait que remplir la mission qui lui est donnée, et ne pourrait même pas faire autrement. C'est son seul mandat sur la terre, mais quand le principe vital s'est éteint, ces attributs n'ont plus aucune raison d'être ; d'autres attributs les remplacent ; les fonctions de l'âme deviennent tout autres ; elle n'est plus cette substance inattaquable, invisible, impalpable ; elle devient comme matière, le seul *moi* du corps qu'elle vivifiait : c'est elle dorénavant qui le représente et qui jouira du plaisir ou de la peine. Elle est au figuré ce qu'est au propre l'animal qui, à un temps donné, se transfigure complétement et ne conserve rien de son ancien état.

Ceci étant admis, que Dieu est parfaitement juste et que c'est sur l'âme que s'exerce sa justice, on eût dû s'en tenir là. Mais non ; on a aussi voulu savoir quelle était la forme de ces récompenses ou de ces punitions, leur durée, le lieu de leur exécution. Nous respectons toutes les croyances, quoique nous n'y adhérions

point, et ne voulons point les contester, mais donner seulement la nôtre; ce que nous craignons moins, tellement d'autres ont été émises à ce sujet.

Dieu, dans sa justice infaillible, traitera les hommes après la mort suivant l'emploi qu'ils auront fait des moyens qu'il leur a donnés, et tout nous porte à croire que ces biens ou ces maux seront d'une suprême grandeur, car ce n'est pas au corps que ces biens sont promis, mais à l'âme; et cette âme, qui touche presque à Dieu, peut bien espérer des récompenses dignes d'elle ou craindre des châtiments qui lui soient convenables. Quelques-uns trouveront qu'ils n'ont pas assez fait pour obtenir cette félicité parfaite; c'est une erreur. La vie est tellement pleine de feux-follets qui tâchent de nous faire dévier de la voie, qu'il faut beaucoup de courage pour ne pas les suivre, et ceux qui raisonnent ainsi le font plutôt pour se trouver un motif de ne rien faire. D'autres disent que le mal qu'ils peuvent faire n'est pas en rapport avec les châtiments dont on les menace; que Dieu s'inquiète peu de leur conduite, et que d'ailleurs si Dieu connaît tout, il devait savoir la fin où ils arriveraient, et aurait par conséquent dû ne les pas créer. D'abord ceux qui tiennent un pareil langage n'auraient qu'à y réfléchir une seule fois sérieusement pour voir que leur conviction intérieure jure avec leurs paroles; qu'ils ne font qu'essayer de se faire illusion à eux-mêmes, de s'appesantir dans ces pensées d'une philosophie basse et matérielle, en un mot de se cacher leur devoir. Mais si cette voix intérieure qui nous dit clairement qu'il importe à Dieu que nous fassions le bien, ne suffit pas, qu'ils voient l'homme si petit par le corps, très-haut par la pensée, et que si Dieu a pris soin de le créer, de lui donner l'intelligence, l'esprit, une âme, il n'y a pas de sens commun à croire qu'il l'abandonne tout d'un coup à propos de petitesse. S'il l'a trouvé assez grand pour faire attention à lui pendant la vie, pourquoi le trouverait-il trop petit pour faire attention à lui après la mort? Qu'ils sachent bien enfin qu'en faisant le mal, en méprisant les conseils de leur conscience, ils méprisent les conseils de Dieu même, ils se jouent de ses ordres; des châtiments, quelque forts qu'ils soient leur sembleront-ils trop sévères pour un pareil forfait?

Dieu connaît tout, il est indiscutable, il peut tout connaître, mais il peut aussi ne pas vouloir tout connaître; en la créant, il ne connaît pas l'emploi que la créature fera des facultés qu'il lui donne : il le pourrait et ne le veux pas. Ce n'est que la vie finie pour elle que Dieu examine ce qu'elle a été. Quant à la durée de ces récompenses ou de ces châtiments, se prolonge-t-elle sans fin à la mort du corps, voilà ce qu'il nous semble bien téméraire d'affirmer. Cette éternité de l'âme n'est pas chose aussi universellement reçue que les grands principes fondamentaux. Tous les hommes, en général, admettent un Dieu, une âme, ou sont au moins capables de les concevoir par le raisonnement; mais l'éternité de l'âme n'est pas ainsi reconnue; des conjectures seules la font admettre, et il est très-téméraire d'en faire un article de foi. En effet, supposons l'âme immortelle, il faut que nous disions que cela est par la grâce de Dieu ou parce qu'il ne peut l'anéantir. Cette dernière supposition n'a pas de fondement; il est tout-puissant, il l'a créée, il peut l'anéantir, et ce ne seront pas les systèmes des hommes qui l'en empêcheront. Ce serait donc de la grâce de l'Éternel qu'elle obtiendrait cette durée infinie, ce qui n'est pas supposable qu'elle lui accorde, car alors il y aurait une différence trop peu marquée entre les âmes et Dieu. La plus belle qualité que Dieu nous parait posséder est l'éternité; en la donnant à l'âme, elle aurait ainsi un des plus beaux attributs de l'Être suprême. Est-ce assez d'un rang de plus ou de moins pour séparer des substances si différentes et qui deviendraient semblables sous le rapport le plus important : celui de l'éternité? D'un autre côté, nous n'affirmons pas davantage que l'âme n'est pas éternelle. Sans chercher si l'homme peut faire assez pour mériter cette éternité de tourments ou de joies, puisque l'âme peut survivre au corps par la grâce de Dieu pendant un certain laps de temps, elle peut bien subsister sans cesse; seulement notre faible conception ne peut pas comprendre cette immense bonté pour le juste, et nous sommes tentés de prendre pour une envie brillante qui ne saurait être satisfaite, cette certitude qu'on se plaît à avoir d'une éternité. Nous n'avons pas la présomption de donner le vrai en cette matière pleine de conjectures, mais nous voulons émettre la supposition qui nous paraît le

plus approcher de la raison. Ainsi l'homme, pensons-nous, qui a fait un usage excellent de ses facultés, sans distinction de classe est celui pour qui s'ouvre l'éternité, si elle existe pour d'autres que pour Dieu; celui qui a vécu le plus mal subit après sa mort un tourment proportionné à son crime; celui enfin dont le bien et le mal sont égaux est assez puni de mourir corps et âme, à la façon de la bête, au bout de sa carrière.

Semblera-t-il étonnant que Dieu établisse ainsi une distinction entre les âmes : qu'aux unes il fasse subir le sort de la matière, qu'aux autres il laisse l'être? Pourquoi non? L'âme est grande, il est vrai, mais auprès de Dieu qu'est-ce qui est grand? C'est le propre ouvrage de ses mains, il est encore vrai; est-ce bien une preuve de sa stabilité? On admet qu'il fait souffrir le propre ouvrage de ses mains, l'âme, sans rémission à espérer; on peut admettre qu'il l'anéantit. Telle est la conjecture qui nous paraît la mieux fondée et que nous n'approfondirons pas davantage, car l'important pour l'homme n'est pas de chercher l'état dans lequel il entrera à son départ de cette vie, mais de chercher à se procurer cet état le meilleur possible. C'est là tout ce à quoi il doit tendre. A ce sujet faisons une supposition.

Il y a, dit-on, des animaux qui ne vivent qu'un jour. Si de leur manière de vivre pendant cette journée dépendait pour eux un million de siècles de bonheur ou de malheur, qu'ils le sachent, et que pendant ces vingt-quatre heures ils s'attachent à de vaines futilités au lieu de songer à la dernière seconde qui va sonner, avec quel étonnement ne contemplerions-nous pas ces êtres insensés qui, pour le plaisir d'un jour, perdent volontairement et sciemment un bonheur incomparable au bonheur terrestre, et dont la durée est d'un million de siècles! de quel terme nous servirions-nous pour qualifier cette paresse indolente et méprisable? En grand, voilà pourtant ce que nous sommes en petit; en petit parce qu'un jour est encore quelque chose relativement à un million de siècles, tandis que le siècle que nous vivons ici-bas est d'une petitesse infinie à côté de l'éternité.

De même que nous n'avons pas de jouissance accomplie si nous ne pouvons compter sur sa durée, nous ne comprenons pas un grand bonheur sans la perpétuation; c'est pour cela que les

hommes ont inventé si hardiment l'éternité de l'âme quand ils ont cherché ce qui pouvait le plus contribuer à les rendre heureux. Les uns s'en sont servi pour s'attirer des sectaires, les autres n'ont pas fait de difficultés pour croire la chose qui les flattait au suprême degré. La même cause a produit le même effet sur ceux qui n'avaient que des châtiments à attendre : comme nous ne connaissons pas de mal plus affreux que celui qui ne nous doit jamais quitter, c'est aussi cette durée qui les a le plus frappés et dont on les a surtout menacés. Cependant, en supposant que le doute vienne remplacer cette certitude dans le cœur de ceux qui croient à l'éternité de l'âme, que ce doute ne jette pas de la froideur dans l'âme du juste ni de l'audace dans le cœur du méchant, cette éternité est tout ce que nous sentons de plus séduisant ou de plus terrible; mais que sentons-nous? quel entendement est le nôtre? Jusqu'où va notre jugement quand nous approfondissons les secrets du Créateur? Il peut y avoir des récompenses et des punitions auprès desquelles la durée de punitions et de récompenses n'est rien.

Dans un autre ordre de choses, nous voyons quelquefois un homme quitter librement une vie heureuse pour conserver, par exemple, son honneur intact, même dans le cœur d'un petit nombre de personnes. La vie est pourtant ce qui nous est le plus cher, et encore l'homme qui quitte la vie volontairement pour la conservation d'un autre objet doit trouver cet objet plus précieux que la vie : ainsi laisserions-nous peut-être l'éternité pour autre chose si nous la connaissions.

Donc, en admettant l'impossibilité ou le simple doute de l'éternité de cette âme, le bon a autant à espérer et le méchant autant à craindre qu'avant la présence d'un doute dans leur esprit.

L'éternité est la pierre de touche sur laquelle les fondateurs des religions les ont établies ; mais, comme s'ils avaient eu peur qu'il n'y ait pas là un sujet assez vaste ouvert aux contradicteurs, ils ont aussi révélé ce que nous ferions pendant ce temps. Ce qui prouve que les hommes démontrent avec un sang-froid téméraire les points les plus indémontrables, lorsqu'ils sont poussés par une hardiesse présomptueuse. Importe-t-il au débiteur de savoir s'il sera payé en or ou en argent ; à l'esclave de connaître le

bois des verges dont on doit le frapper? Nous importe-t-il de savoir quelle est la nature de nos châtiments et de nos récompenses, pourvu que nous sachions qu'ils seront justement rendus? Et d'ailleurs l'existence de Dieu, celle de l'âme, exceptées, nous ne pouvons juger des objets hors cette terre que d'après les objets de cette terre; à l'extinction de la vie dans le corps, l'âme rompt toute relation avec eux; elle doit donc subir dans ces régions des impressions que nous ne pouvons saisir.

Les religions, ayant égard à la généralité, ont cru bien faire de la frapper par des images frappantes, et de présenter à des esprits matériels des faits matériels ou leur représentation, comme instrument soit de supplice, soit de gratification; mais au moins auraient-elles dû ne point être absolues et ne pas faire un article de foi de dogmes qu'un homme sensé ne peut croire. Dans ce cas qu'arrive-t-il souvent? Que l'homme qui ne peut consciencieusement pas croire au genre de justice qu'on lui peint, derrière cette désignation des hommes, ne sait pas voir la justice de Dieu, réelle celle-là quoique impénétrable, qu'il s'en tient là, croit son âme matérielle, et vit comme si cela était ainsi. A notre sens on aurait pu trouver des exemples aussi frappants hors d'objets si surnaturels. Ainsi l'enfer est le genre de supplice annoncé par la religion chrétienne; nous ne croyons pas qu'elle aurait fait trembler moins celui qui lui est soumis en lui enseignant que l'âme du pécheur s'éteint avec le corps, et lui dépeignant l'éternité de plaisirs qui attend le juste. L'espérance ne nous abandonne jamais; celui qui voit l'enfer devant lui peut bien conserver en lui-même quelque espérance d'en sortir, due à la miséricorde de l'Éternel, qu'on lui a montré si bon; tandis que dans la mort de l'âme il ne pourrait même pas conserver l'espoir, seconde moitié de la vie.

Le doute que l'homme conserve généralement, quelle que soit la force de sa raison, sur la possibilité que le genre de supplice auquel on a foi autour de lui soit le vrai, est loin de prouver autre chose que la faiblesse de notre imagination. Cette arrière-pensée est toute naturelle et s'explique par le trouble que jette en nous l'idée de biens ou de maux d'autant plus grands que nous ne les connaissons pas. Elle n'est même pas particulière à ce

sujet ; on la retrouve dans les détails les plus insignifiants de la vie. Qu'un esprit faible se trouve à une table où le hasard ait placé treize convives : il sera inquiet. En vain sa raison lui dira-t-elle de chasser de pareilles terreurs, appellera-t-elle à son secours les meilleurs arguments, lui montrera-t-elle cette croyance comme une coutume superstitieuse indigne des temps éclairés. Il conservera toujours cette arrière-pensée : si cela était vrai cependant, si la mort annoncée pour un des treize n'était pas un conte, si j'en étais moi même la victime?

Voilà où nous en sommes, et il n'est pas étonnant que cette arrière-pensée que la faiblesse humaine entretient continuellement en nous, s'attache surtout à la chose qu'on nous a dépeinte la plus importante, dont on nous a toujours entretenus comme pleine de sens et de vérité, et que la majorité croit autour de nous. Pour saisir le peu de cas qu'on doit faire de ces révélations anticipées, on a qu'à jeter un coup d'œil sur toutes les versions qu'en ont données les religions et les sectes : si une de ces révélations était d'une vérité aussi incontestable que celle de Dieu, verrait-on tant de diversité et mutuellement les uns tourner en moquerie ce dont les autres font un de leurs principaux articles de foi. Il est vrai que chacun crie bien haut : C'est moi qui suis dans le vrai, convertissez-vous à ma religion ; mais si l'on ne se convertit pas cela prouve qu'elle n'est vraie qu'aux yeux d'un certain nombre de personnes, ce qui ne constate pas rigoureusement son authenticité.

Du reste, ce doute, qui ne fait que dévoiler notre faiblesse, n'a pas de fâcheux effet sur celui qui croit en une justice après cette vie ; il devient même un bienfait s'il sert à faire rentrer en soi-même quelqu'un qui ne songeait à rien de cela.

DU BIEN ET DU MAL.

Quand on jette les yeux autour de soi, on est d'abord frappé de voir le mal toujours à côté du bien et comme attaché à lui irrévocablement. Pour ceux qui ne jugent que superficiellement des choses ou qui ne veulent pas voir leur véritable nature dans un esprit quelconque, c'est là un motif de négation, tout au moins de reproches envers l'Éternel, quand le moindre raisonnement montre clairement la raison d'être et même la nécessité du mal sur la terre.

La perfection, même dans le sens que nous la comprenons, implique l'idée de la Divinité, et comme l'homme n'est pas Dieu, qu'il n'en approche même en aucune manière, quoi qu'en ait pu dire sa fierté, il n'est pas parfait. Si l'homme n'est pas parfait, c'est qu'il a en soi quelque côté défectueux; c'est de ce côté que dérive le mal.

Lorsqu'on est assez hardi pour pousser la pensée jusqu'à lui faire chercher les rectifications à faire dans ce monde, et si son état est bien tout ce que l'homme a pu prétendre d'un Dieu juste et tout-puissant, un vaste champ s'ouvre à nos désirs et à nos améliorations. Pourquoi Dieu n'aurait-il pas créé l'homme parfait, entièrement heureux, sans la connaissance du mal? Pourquoi a-t-il créé des animaux, êtres vivants, dont toute la vie est une longue souffrance, qui n'ont en aucun temps à espérer aucun bienfait, et à qui cependant rien ne peut être reproché, n'ayant même pas la connaissance du mal qu'ils font? En admettant qu'il n'ait pas voué l'homme à une félicité parfaite, n'aurait-il pas dû lui épargner les mille accidents qui le menacent sans cesse, les douleurs qui le font souffrir, les passions violentes qui subjuguent sa raison? Nous allons tâcher de répondre à ces questions de ceux qui lancent l'injure à Dieu, ou qui ne s'en rapportent pas tout à fait à sa justice.

En demandant de telles explications, l'esprit présomptueux

laisse voir la manière dont l'Être suprême eût dû créer ce monde; il le refait dans son imagination; mais s'il lui était donné de faire une contre-création, quel monde devrait-ce être? Un monde venant de Dieu, Être seul parfait, corrigé et refondu par l'homme, être entièrement imparfait. Si cette idée paraît ridicule dans la réalisation, elle ne l'est pas moins dans l'imagination. Il ferait beau voir Dieu anéantir le monde qu'il a créé dans sa sagesse infaillible et le remplacer par un monde que l'homme aurait enfanté. Qu'on consulte les correcteurs des œuvres de la Divinité, ils ne s'entendront même pas sur le bonheur parfait dans lequel ils voudraient que Dieu nous eût créés et entretenus. Mais, diront-ils, si dès le principe nous avions été parfaitement heureux, nous n'aurions point eu ces pensées humaines, mais celles excellentes que Dieu nous eût données. Bien! cependant, sans chercher les raisons pour lesquelles il n'en a pas été ainsi, quel droit aviez-vous à cette éternité de délices? Vous parlez de la grande bonté de l'Être suprême, et vous avez raison; mais ne comptez-vous pour rien sa justice? Connaissez-vous assez la nature de Dieu pour affirmer que la création de l'univers, que la vôtre propre n'aient pas été un labeur, et s'il en est ainsi, si Dieu a agi pour vous donner l'être et les facultés d'atteindre au bonheur, tel que vous l'auriez voulu sans rien faire pour l'acquérir, n'a-t-il pas le droit de vous demander aussi l'accomplissement d'une tâche? Quand tout se meut, quand tout travaille dans la nature, quand en tout on sent une main qui dirige, une voix qui ordonne, une matière qui agit, l'homme ne peut pas être le seul qui jouirait d'un bonheur béat et tranquille, sans jamais avoir rien fait pour l'acquérir.

Les maux de cette vie sont d'ailleurs un délice ajouté à d'autres délices; car les joies d'outre-tombe nous sembleront d'autant plus grandes que nous n'aurons pas goûté celles d'ici-bas avec la pensée que c'est nous qui les avons acquises; nous ne pouvons rien juger que d'après nos sentiments, et de même que nous jouissons avec plus de délices d'un bonheur chèrement acquis, le prix de ces félicités sera double à nos yeux.

Certes si les bêtes pouvaient apprécier leur sort relativement au nôtre, elles accuseraient le ciel de ne leur avoir pas donné

une âme, de ne les laisser pas jouir des prérogatives de l'homme. Ces reproches auraient le même fondement que ceux de l'homme se plaignant de n'être pas dieu dès le commencement.

Tout ce que l'homme découvre a été fait pour l'homme, c'est-à-dire pour son âme, pour tous ceux qui ont la connaissance du Créateur ou qui peuvent la concevoir. En avançant une pareille doctrine, ce n'est pas son orgueil qui l'aveugle, c'est sa raison qui l'éclaire. En plaçant quelque objet au-dessus de lui, il se dégrade; il nie l'existence de son âme; il méconnait la grandeur du don que Dieu lui a fait en lui donnant cette âme. Qui peut lui être comparé? le soleil, les éléments, l'immensité, les myriades de firmaments suspendus dans l'espace? matière inerte qui ne se connaît même pas, propre seulement à lui servir d'instrument, et qui, pour agir, doit toujours attendre l'impulsion d'un objet qui ne soit pas matière pure. Les animaux ne sont pas d'une autre composition que tout ce qui n'a pas une âme. Il y a entre eux et l'homme la même distance qu'entre l'homme et un arbre, par exemple.

La nature et les inclinations des choses qui ne font pas partie de l'humanité ne sont pas les mêmes exactement; mais leur condition est semblable. La bête nait, vit et meurt, comme la plante nait, vit et meurt, sans en savoir plus long que la plante. Seulement Dieu a donné à la bête les dehors et la composition matérielle de l'homme, pour faire sentir à ce dernier la supériorité qu'il lui a donnée, augmenter la mesure de ses plaisirs terrestres, pour lui faire apprécier mieux le don de l'âme en lui montrant ce qu'il serait sans elle. Serviteur de l'homme, et créée pour lui, la bête est donc égale à tout ce qui a été créé pour l'homme; elle ne peut avoir plus à demander que cette plante ou ce grain de sable, qui pourraient aussi bien, dans ces conjectures infinies, se fâcher de ce qu'on ne l'ait pas fait homme.

Mais la bête souffre; il en est que l'homme fait travailler sans cesse fructueusement, et qui subissent sans cesse ses injures. Ici nous jugeons la bête d'après nous, il faudrait la connaître intérieurement pour en parler avec assurance. Elle souffre, il est vrai, mais nous ne savons point si elle n'a pas quelque moyen de jouissance en elle que nous ne connaissons pas et qui balance lar-

gement les maux qu'elle endure. Nous doutons même que ces souffrances soient relativement égales à celles de l'homme : l'homme a pour lui la crainte, le remords, l'idée de l'avenir, que n'a point la bête, ou qu'elle a dans un degré beaucoup moins développé.

Il y a une religion qui enseigne la métempsycose. Nous avons dit que nous respections toutes les croyances : nous n'ajoutons pas foi à celle-ci, mais supposons que ce qu'elle enseigne soit, et l'état piteux des animaux est expliqué ; seconde incarnation des hommes méchants. Nous ne donnons pas cette raison qui n'a aucun fondement pour expliquer la condition malheureuse des animaux, mais pour montrer que si les explications des hommes sont fausses, il ne s'ensuit pas que ce qu'elles veulent démontrer soit faux.

Maintenant voyons l'homme tel qu'il est par rapport au mal. La suprématie qu'il exerce sur toute la nature est un don bien insignifiant à côté de celui de pouvoir discerner le bien et le mal, et la liberté de pratiquer sciemment l'un ou l'autre. Arrêtons-nous d'abord à ce mot liberté, non encore pour en chercher la cause, mais la nature.

Il est clair et naturel que si vous avez le désir de faire une chose, et qu'un obstacle quelconque vous en empêche, votre volonté en ce cas n'est pas libre. Il est aussi clair et naturel que si vous avez la volonté de faire une chose et que rien n'en entrave l'accomplissement, vous la faites, et en ce cas votre volonté est libre. Du premier coup d'œil on voit que la volonté est libre quand elle ne rencontre aucun obstacle, ou qu'elle l'emporte sur eux. Êtes-vous, par exemble, libre de lire le mot suivant : oui ; cela suffit pour affirmer une telle assertion.

Quelque évidente qu'elle paraisse, puisque la preuve en peut être fournie à chaque instant, des contradictions ont été élevées contre elle, entre autres que chacune de nos actions vient plus d'un motif caché que de notre propre volonté. Il est vrai qu'en général quand nous faisons une chose, nous avons une raison ; mais ce n'est pas un lien assez puissant pour enchaîner notre volonté. Je suis fatigué, j'ai un motif pour m'asseoir ; mais si je ne veux pas m'asseoir, ne serait-ce que par contrariété, je ne m'assieds pas. En admettant même une impulsion cachée qui pousse

à faire chaque chose, comme on est libre de la suivre et de ne la suivre pas, c'est comme s'il n'y en avait pas. Tous les arguments du monde ne me prouveront pas que si j'ai la volonté de donner au pauvre qui me demande l'aumône deux sous m'appartenant, je ne les lui puisse donner et que j'y sois forcé en rien.

Il a dû falloir bien longtemps, beaucoup d'esprit et peu de bonne foi pour découvrir que les hommes ne sont pas libres de leurs actions, lorsque rien ne les empêche directement de les accomplir, et à moins d'être un peu versé dans les phrases obscures d'une métaphysique pédagogique, il serait difficile de comprendre qu'on n'est pas entièrement libre de faire ce qu'on veut, sans obstacle pour nous en empêcher. Il y a un milieu entre une volonté toujours libre et une volonté toujours esclave, et parce qu'en beaucoup de cas elle est enchaînée, ce n'est pas une raison pour qu'elle le soit toujours, encore qu'elle ne s'attache guère qu'à des choses faisables dans le moment où elle en conçoit l'exécution, et non à pouvoir ne pas voir les yeux ouverts en plein midi, à pouvoir ne pas entendre un canon qui part à côté de soi, ou à pouvoir rester devant une batterie prête à faire feu; à moins d'être fou et de désirer la mort personne n'a de pareilles volontés. Nous devons remarquer qu'il est des cas où, sans aucune entrave matérielle, notre volonté n'est pas libre. Nous voulons ne plus aimer une femme, par exemple, nous ne le pouvons pas; cependant cet échec qu'éprouve la volonté n'est pas effrayant. La nature est ainsi disposée que tout y est très-bien, relativement toujours à l'emploi pour lequel elle est destinée : nous avons de la liberté ce qu'il nous convient d'en avoir; une plus grande portion ne tournerait qu'à notre préjudice. S'il ne s'agissait que de dire : je veux être charitable, je veux être savant, je veux être méchant, pour l'être nous ne serions pas hommes, mais dieux, possédant la toute-puissance. Moins de liberté nous serait encore préjudiciable; car, n'étant plus libres, nous serions dégradés du rang que nous occupons, encore que cette liberté n'est pas proprement à l'homme, mais est commune à tous les animaux; seulement la bête ne peut agir que dans le sens de son corps, et l'homme peut agir dans le sens de son âme.

Nous allons voir les raisons spirituelles de cette liberté. Nous n'avons fait que constater en passant la liberté qu'a l'homme d'exécuter ce qui est en son pouvoir. Dans les cas où des causes extérieures entravent sa volonté, nous ne trouvons pas téméraire d'ajouter qu'il est en la justice de Dieu comme dans celle des hommes, que l'intention bonne ou mauvaise y est aussi réputée pour le fait.

Cette liberté, ainsi que nous le disions, est bien la plus éclatante preuve de protection que Dieu ait témoignée à l'œuvre de ses mains, en lui donnant par la conscience tant de facilités à faire le bien, et par les passions tant de gloire à fuir le mal. En d'autres termes, pourquoi pouvons-nous faire le mal ? Parce que si nous ne pouvions faire que le bien, nous agirions comme de simples machines, assez artistement disposées pour qu'elles ne puissent dévier de la direction qui leur est tracée, et nous ne saurions demander au dernier jour la récompense d'avoir surmonté des obstacles que nous n'aurions point rencontrés. Un homme dont tous les mouvents seraient réglés, dont tous les actes seraient passés sous l'influence d'un principe forcé ne serait plus un homme, mais une machine. Dans une pendule ce n'est pas le mouvement perpétuellement juste qu'on admire, mais l'habile ouvrier qui l'a monté : ainsi assimilés au rôle de mécanique, ce n'est pas à nous que reviendrait la gloire d'avoir bien vécu, ce serait à celui qui nous aurait créés; tandis qu'en nous laissant le pouvoir d'agir de nous-mêmes, selon nos pensées, de faire le mal, en un mot, c'est à nous que revient la gloire de faire le bien et de fuir le mal.

On voit donc qu'il est indispensable à l'homme d'avoir la liberté pleine de ses actions pour être digne du rang qu'il occupe et du bonheur qu'il peut envisager. Mais s'il peut impunément faire le mal, il en résulte que tout dans la nature doit être dans le même cas, sans cela il y aurait un désaccord choquant, qui entraverait même souvent la liberté. On ne peut pas supposer l'homme mauvais et la nature toujours bonne; non plus parfaite que lui elle engendre le mal. Quel affligeant spectacle pour les yeux que celui d'une nature pareille ! Comment tout en elle respirerait le calme, le bonheur; les animaux seraient doux et

bénins, les éléments toujours dans un état tranquille, la terre ne manquerait jamais de produire d'abondantes moissons, et l'homme, comme fatalement voué au malheur, serait le seul dont le cœur soit un volcan, le corps une mine de souffrances! Ne cherchons pas d'autre explication à l'existence des bêtes féroces, des animaux venimeux, des pestes, de tous les défauts de la nature enfin.

Ces maux qui le menacent, qui l'atteignent dans son incorporation matérielle, doivent être d'ailleurs pour qu'il ait le mérite de les dominer. En tant que matière il suit les lois qui la régissent : il doit subir les maladies, les dérangements, les satisfactions, toutes les sensations en un mot qui ont accès sur la matière. De ses sensations viennent ses pensées, de ses pensées sa manière d'agir, de sa manière d'agir une bonne ou mauvaise fortune. Il est donc indispensable que son corps soit susceptible de recevoir de mauvaises impressions, sans cela il ne pourrait avoir de mauvaises idées, ce qui arriverait à retirer à l'homme la gloire de les dominer, et par là d'atteindre au bonheur.

Cependant ces maux que la nature engendre ne sont que rarement ce qu'ils paraissent être : ce qui est un mal pour l'un est souvent un bien pour l'autre. A proprement parler, sauf les maux que l'homme fait rendre à la nature immédiatement, elle n'en produit d'autre que par rapport à un certain nombre d'individus. Un auteur inonde le monde d'écrits pernicieux, c'est un malheur pour les siens, mais c'est un bien pour l'humanité, encore que souvent on exagère démesurément les maux qu'elle semble produire et que le raisonnement amoindrirait en les montrant dans leur vrai jour.

Prenons pour exemple la diversité des conditions humaines. La nature paraît s'être jouée des classes pauvres. On dirait que ceux qui naissent dans la misère se ressentent terriblement des effets d'une nature mauvaise et ingrate. Voyons si leurs plaintes sont fondées et si la nature est aussi ingrate qu'elle le paraît dans la distribution des positions.

En nous sont deux espèces entièrement distinctes : l'une, immatérielle, qui fait que l'homme est homme, que nous tenons directement de Dieu et qui est la même pour chacun ; l'autre,

matérielle, sujette à toutes les viscissitudes et que nous tenons de la créature. Tous les hommes étant égaux par ce côté immatériel, qui en est le seul et véritable moi, celui-ci devrait peu avoir à envier à celui-là. Pourtant, lorsqu'on compare sa position à celle de quelque autre au-dessus de soi en fortune, en honneur, on se plaint généralement de son sort et l'on envie le bonheur de la personne à qui on se compare. Mais, sans parler de la répartition des maux qui a été faite à chacun, répartition qui paraît si juste quand on va au cœur des sociétés, alors que les maux paraissent très-différents entre eux, il est vrai, mais aussi profonds dans les premiers que dans les derniers rangs, combien donc sont grandes et longues les jouissances de la vie, pour que tous nos efforts tendent uniquement à les posséder, et que nous manquions au devoir le plus sacré pour les choses les plus futiles?

On comprend que ceux qui ne croient à rien, ni à la veille ni au lendemain, ne voyant rien qui puissent les dédommager des maux qu'une naissance misérable leur procure, maudissent le sort et soient rongés par l'envie; on comprend moins que ceux qui ont foi en une vie future puissent envier les objets justement les plus propres à la leur empêcher de gagner.

Si le riche et le puissant ont, par leurs richesse et leur puissance, plus de jouissances terrestres, ils ont, pour mériter cette éternité à laquelle tous doivent tendre, des choses plus conséquentes à faire que le pauvre, d'autant plus difficiles à exécuter, qu'ils sont entourés davantage d'attraits matériels.

Considérons un homme né de parents pauvres et pervers, élevé au milieu de gens ne lui apprenant que de mauvais principes et ne lui montrant que de mauvais exemples, n'ayant jamais entendu parler de la vertu, la vie de cet homme est une longue souffrance ignominieuse de la borne à la prison, de la prison à l'échafaud, peut-être; mais au dernier jour il se présentera devant le Créateur avec le peu de moyens qu'il a eus de surmonter les difficultés de chaque sorte qu'il a rencontrées sous ses pas, dans la misère de tous les instants, dans le mépris de ses semblables, et il attend l'effet de la justice de Dieu à qui il a plu de le créer ainsi. Cependant, pour peu que son cœur n'ait pas

impitoyablement refoulé, sachant ce qu'il faisait, les pensées honnêtes qui se faisaient jour à travers les pensées fangeuses; pour peu qu'il n'ait pas fait le mal dans le seul désir de faire du mal, d'être nuisible à la société, n'a-t-il pas le droit d'espérer que c'est à lui que seront dits ces mots : « Sois consolé; il m'a convenu de te mettre sur terre, le rejeté et le méprisé de tous. Chaque fois qu'une lueur a brillé en toi, tu t'en es abreuvé et a tendu à moi, quoique dans l'imperceptible force de tes facultés. Pour ces maux que tu as endurés un instant, viens goûter des biens dignes de ton âme. »

Considérons un autre homme, nourri dans l'opulence, qui a eu moralistes et bons exemples pour le mettre dans la bonne voie; si, connaissant la bonne route il a pris la mauvaise, à la fin de sa carrière qu'a-t-il à demander à l'Éternel, sans fruits à offrir du temps et des moyens qui lui ont été prodigués pour faire le bien, quand souvent même il les a employés à faire le mal? En quoi espère-t-il? que veut-il? qu'a-t-il fait? que doit-il concevoir alors des quelques années passées sur la terre infructueusement au milieu des jouissances les plus vaines? que lui paraissent ces jouissances, lorsqu'il voit qu'elles lui ont fermé une éternité de joies divines?

On voit qu'envisagées dans leur état sur terre et leur résultat à l'extinction de la vie du corps, si les conditions humaines offrent les dehors les plus opposés de bonheur et de malheur, ces dehors ne sont qu'une fausse apparence; et que si quelque classe devait se plaindre du lot qui lui est échu, ce serait celle des riches et des puissants, qui ont tant de moyens pour faire le bien, tant de motifs futiles et condamnables qui les empêchent d'en user. Cependant le riche n'a pas à envier le sort du pauvre, car rien ne lui serait plus facile que de le devenir, s'il croyait le faire pour le bien; mais le riche ne tentera jamais à se défaire de ses richesses, et le pauvre les enviera toujours, beaucoup parce qu'on n'envie guère ce qu'on peut se procurer à chaque instant, et qu'on brûle au contraire de posséder ce qu'on n'a pas, l'espérance d'avoir en aucun temps. Au lieu de dire que tout le monde peut conquérir la vie de l'âme, si l'on démontrait qu'un petit nombre de privilégiés seulement peut y espérer, le plus grand jetterait san

doute des hauts cris et se plaindrait de l'injustice. Est-ce parce qu'il est donné à chacun d'atteindre ce but, que la plupart n'en usent pas?

Qu'on analyse ainsi les maux que fournit la matière, on trouvera que généralement le bien balance le mal, et dans les cas où l'œil humain ne voit que le mal, sans aucune apparence de bien, cela prouve seulement que ce n'est pas ici-bas que Dieu a établi une résidence digne de l'âme, ou la faiblesse de notre conception : encore qu'on n'a quelquefois découvert la raison d'être d'une chose qu'après la démonstration de son utilité, due au hasard, au bout de milliers d'années passées sans avoir pu découvrir en quoi elle pouvait être le plus légèrement nécessaire; tandis qu'aujourd'hui cet objet, hier embarassant et nuisible, est devenu indispensable.

Avant donc de blâmer le mal, ou qu'on sonde plus avant que la superficie, ou qu'on attende qu'une lumière plus vive en montre le bon côté.

Concluons : tout ce qui nous semble mal et qui n'est pas l'ouvrage de l'homme a sa raison d'être, venant du cours de la nature sagement établi par Dieu ; il n'y a de réellement mal que les actions commises par les hommes contre le gré de leur conscience. Dieu n'a pas mis la perfection sur la terre, parce que nous n'aurions rien à attendre dans un autre monde, auprès duquel celui-ci est un sombre cachot. Si tout était bien autour de nous, quel bien aurions-nous?

Les maux qui menacent notre vie matérielle ne sont rien, puisque ce n'est pas pour cette vie que nous avons été créés, et ceux qui menacent notre vie spirituelle nous sont justement alloués, pour que nous ayons en les dominant le mérite d'en être vainqueurs. Le malheureux se plaint qu'il souffre beaucoup; mais s'il ne souffrait pas, ayant si peu à faire en cette vie pour être digne de l'autre, ne serait-ce pas contre la pensée du Créateur, qui veut bien récompenser, mais qui veut aussi avoir une raison pour cela?

DE LA GRACE.

Dieu en créant l'homme a tout prévu dans sa sagesse divine, et l'a établi de telle sorte, qu'il puisse subsister de lui-même, se procréer, agir à sa volonté. A l'humanité, il a dicté des lois générales pour la diriger parfaitement à jamais; à l'individu, il a donné une âme suffisante pour l'éclairer et lui faire conquérir une autre vie que celle de la terre. Hors ces lois générales, Dieu ne s'initie en aucune façon à notre conduite; dans le cours de la vie il ne nous donne aucun secours subsidiaire et ne change en rien l'ordre ordinaire des événements par rapport au particulier, soit en bien, soit en mal. Toutes nos actions viennent librement de nous-mêmes, sans qu'aucune autre cause, qu'une cause naturelle les ait décidées. Enfin jusqu'au jour où devant sa justice les hommes viennent rendre compte de leur vie, depuis celui où ils viennent au monde, tous sont égaux pour Dieu; il n'en favorise pas un plus qu'un autre. Telle est notre croyance, nous allons dire sur quoi nous la basons.

Dans le principe, avant d'être créées, plutôt avant que le corps qu'elles animeront soit sorti du néant, les âmes, essence venant directement de Dieu, n'ont rien fait pour mériter une récompense ou un châtiment. Autrement il faudrait qu'elles eussent animé un autre objet, ce qui retomberait dans la métempsycose; ou qu'elles eussent déjà pu accomplir d'elles-mêmes une action bonne ou mauvaise envers l'Éternel, ce qui n'est pas supposable. Il serait donc injuste, de la part de Dieu, de créer une hiérarchie dans des substances dont les unes n'ont pas plus droit à un haut rang que les autres. Aussi partage-t-il ses faveurs à toutes également. Cependant en ceci, comme en tout ce qui tombe sous le jugement humain, les apparences sont loin d'être ce qu'elles lui représentent, et là où il y a une ressemblance exacte, les hommes voient une différence frappante.

Les grâces dont Dieu semble favoriser les âmes sont de deux

sortes : matérielles et immatérielles. — Au point de vue matériel, Dieu ne favorise-t-il pas l'âme qu'il donne au roi par rapport à celle qu'il donne au gueux ? Non, certes. L'âme, substance immatérielle, ne souffre pas. Elle est à l'homme ce que le phare est au vaisseau. La lumière de ce dernier brille toujours du même éclat, qu'elle guide le fier vaisseau de guerre ou l'humble barque du pêcheur. Nous avons déjà vu que tous les hommes ont exactement les mêmes facultés relatives pour arriver à l'autre vie, comme ceci est le seul but de l'âme, que lui importe d'être dans le corps de celui-ci plutôt que dans le corps de celui-là, puisque l'un et l'autre ont la même aptitude à la conduire à l'éternité, par des sentiers les uns de roses, les autres d'épines, mais qu'elle ne connait pas, éclairant d'un point inaccessible aux choses humaines ?

Cependant au dernier jour tout sera compté pour la rémunération des récompenses, les facilités et les difficultés, les plaisirs et les peines. La chose sera jugée d'après la personne et non la personne d'après la chose. Les âmes redeviennent ce qu'elles étaient au premier jour : l'âme du roi a dépouillé le diadème, l'âme du pauvre, les haillons. Dieu ne se souvient plus de ces grandeurs ou de ces misères de la nature humaine que pour abaisser les uns, s'ils n'ont pas rempli leur tâche, et élever les autres, s'ils ont rempli la leur.

Il y a des hommes qui brillent par l'éclat de leurs talents ou de leurs vertus. C'est à ceux-là que Dieu parait avoir donné une grâce spirituelle : il n'en est rien, ils sont au figuré ce que les riches sont au propre. Les richesses sont données à certains hommes pour leur laisser le moyen de parvenir à l'autre vie, en les employant à l'assistance des malheureux. Ainsi les vertus ou une grande aptitude aux vertus sont données à certains hommes pour qu'ils y voient leur devoir sur terre, en venant en aide aux ignorants, en montrant un bon exemple. Ce n'est donc pas une grâce particulière : car, de même qu'il est aussi difficile aux riches de gagner la vie de l'âme qu'aux pauvres, cela est aussi difficile à ceux qui sont comblés de vertus et de talent, les uns et les autres devront rendre compte des moyens qu'on leur aura donnés. Si les riches ne peuvent se prévaloir de leurs ri-

chesses, que les savants et les vertueux ne se prévalent pas de leurs qualités. Ceci n'est pas une raison pour qu'ils ne tâchent pas de devenir de plus en plus vertueux. De ce que l'homme, né avec des instincts criminels, qui mène une vie hautement condamnée par la société, peut entrer dans la vie de l'âme, si la somme du bien dépasse celle du mal, en la même qualité qu'un religieux qui n'aura rien à se reprocher, il n'en résulte pas qu'ils doivent se contenter des vertus qu'ils ont, sans chercher à les perfectionner et à en acquérir de nouvelles. Leur condition sur terre, leur mandat est de montrer le bon exemple. Ils ont tout ce qui leur faut pour cette pratique des vertus, et s'ils ne les portent pas au plus haut degré qu'ils peuvent, ils peuvent bien être réprouvés de l'Éternel, pour n'avoir accompli leur tâche qu'à demi, vu les immenses facultés qu'il leur avait données, tout en menant aux yeux du monde une vie sainte par rapport à la vie dévergondée de gens sortis de la lie du peuple.

Et encore, l'écueil du riche est l'orgueil et le facile assouvissement des passions, l'écueil du pauvre est l'envie. Un riche qui ne serait point orgueilleux et un pauvre point envieux seraient bien prêts d'être le même homme. Ainsi, 1° l'écueil de l'homme vertueux ou savant est de se croire supérieur et favorisé particulièrement de Dieu ; 2° l'écueil de l'ignorant est de se croire inférieur et dédaigné du Créateur ; tous sont égaux.

Du reste, tout le monde ne peut pas être également vertueux ou savant, car pour cela il faudrait supposer que la vertu et la science sont inaltérables, ce qui n'est pas possible dans un monde qui renferme à dessein tant d'imperfections. Du moment qu'on reconnaît un degré au-dessous de cet état parfait, on s'explique facilement ceux qui les suivent. Si nous ne comprenons pas un pays où tous seraient riches ou pauvres, nous ne comprendrions pas davantage un monde où chacun aurait mêmes qualités, mêmes défauts ; dans ces deux cas, les richesses et les vertus par exemple généralisées, ne seraient plus citées comme telles, et l'ordre de la nature serait changé, qui veut des riches et des pauvres, des savants et des ignorants, des forts et des faibles, comme conséquences dépendantes l'une de l'autre.

Le sauvage qui fait le bien dans la courte étendue de ses

moyens, a autant à espérer que celui qui pratique la vertu la plus austère dans un pays civilisé, où la bonne éducation, le bon exemple, sa propre expérience, sa raison éclaircie, rien lui a manqué. Mais ce sont ces raisons qui le rendent plus aptes à être vertueux, non un don particulier de Dieu, et elles-mêmes ne sont point une faveur, elles sont le simple fait du hasard : tellement il importe peu d'être riche ou pauvre, savant ou ignorant, cela aboutissant à un but unique : la justice de Dieu.

Qu'on n'enseigne donc pas que Dieu favorise tel individu en lui donnant une âme pleine de générosité, de courage, de bonnes qualités par rapport à tel autre, dont l'âme est basse et rampante. Ces qualités, ces défauts ne tiennent qu'apparemment à l'âme, entre lesquelles il n'existe pas de distinction jusqu'à ce qu'elles deviennent le représentant physique du corps. Ils tiennent au principe vital et sont le plus souvent fruits de la naissance, de l'éducation, du milieu dans lequel on a vécu, des occasions qu'on a eues de dévoiler ces qualités, bonnes et mauvaises, c'est-à-dire que si en naissant l'un était venu au lieu de l'autre, il aurait eu ses vices ou ses vertus. Cependant les différentes nuances de caractères ne tiennent pas toujours à ces causes, ni même à la disposition des sens, à l'état des organes. On peut les apporter en naissant, mais cela ne ferait que prouver une fois de plus qu'il est indispensable que tous les genres soient dans la nature. Nous remarquerons en passant que ces qualités dont on fait tant de cas ne sont que relatives à d'autres qualités purement terrestres, partant bien minimes ; tel est charitable par rapport à un avare, qui est avare par rapport à celui qui a donné tout son bien aux pauvres.

La proposition : « L'homme a besoin d'une grâce spéciale de Dieu pour mettre quelque projet à exécution, » est une des plus absurdes que les hommes aient émises. Certes ce n'est pas pour le mépriser et le délaisser que Dieu a créé l'homme, mais quelle témérité de l'initier à chaque instant dans toutes nos actions. Dans sa toute-puissance, dans sa sagesse infinie, dira-t-on, rien ne lui est plus facile que de venir directement à notre aide quand la force nous manque. — Pourquoi abaisser la valeur de l'âme qu'il nous a donnée? Si elle n'est pas suffisante pour nous guider dans

les pas périlleux de la vie, quel cas devrons-nous en faire? Si elle est suffisante, pourquoi implorer un secours de Dieu?

A votre système vous aimez mieux supposer l'Éternel oisif après avoir créé le monde. — Est-ce assez téméraire que de lui imposer un travail? Quelle occupation avait-il donc, que vous sachiez, avant la création du monde?

Supposons un homme en face d'une belle action à faire. Dieu lui donne une grâce surnaturelle pour l'accomplir. Il en use ou n'en use pas; s'il en use, quel mérite lui restera-t-il d'avoir fait le bien, poussé à lui par une force invincible; s'il n'en use pas, à quoi aura servi cette grâce?

On répondra peut-être: Tout en lui donnant cette grâce surnaturelle Dieu laisse l'homme libre. Mais c'est justement parce que Dieu veut que l'homme soit libre qu'il ne s'interpose jamais en rien dans ses actions; sans quoi celui qui agirait mal aurait le droit de se plaindre que la grâce de Dieu lui a manqué, et celui qui ferait le bien n'aurait d'autre mérite que d'avoir fait ce qu'il ne pouvait manquer de faire.

Concluons que Dieu ne favorise pas un individu plus qu'un autre, qu'il donne à tous des lumières ordinaires et nécessaires, et point de surnaturelles.

DU FATALISME.

Tout ce se qui passe dans la nature, actes, faits, mouvements, changements, etc., vient de l'impulsion de la nature qui agit sur elle-même, et de l'impulsion de l'homme. Nous avons vu que l'homme est libre de ses actions, voyons si cette liberté n'est qu'apparente, et s'il est invisiblement porté à agir d'une autre façon qu'il ne l'aurait fait si rien ne l'avait attiré, et conséquemment si les faits que nous observons dans la nature viennent d'un enchaînement de causes inévitables ou du hasard.

En donnant à l'homme la liberté d'agir à son gré, si Dieu ne lui eût présenté que des objets dont le cours fut irrévocablement fixé à l'avance, que serait devenue cette liberté? une bien triste mystification. Je veux faire du bien a un malheureux, il est écrit que je ne suivrai point le mouvement de mon cœur, quel reproche pourra-t-on me faire de ne l'avoir point secouru? J'ai eu l'intention sans doute, mais avec un système pareil, s'il était écrit que je ne suivrai pas l'impulsion de ma conscience, il devait l'être aussi que j'aurais eu cette impulsion.

Ne voit-on pas d'ici tous les abus que le fatalisme entraîne à sa suite. C'est une négation parfaite de Dieu. Avec cette conviction que tout ce qui arrive doit inévitablement arriver, que ne nous laisserions-nous aller à tous nos penchants; que ne serions-nous méchants, égoïstes, trompeurs, faisant autant qu'il est en nous un paradis de cette terre? Si tous les jours nous sommes dans la débauche, c'est qu'il est écrit que tous les jours nous devons y être; si nous ne faisons point de bien, c'est qu'il est écrit que nous ne devons point en faire. Voilà tout. Qu'on admire où conduirait le système des fatalistes. Ce ne serait plus l'homme, ce serait Dieu alors qui serait auteur du mal. L'énormité de cette assertion démontre assez la fausseté de ce principe.

On ne peut nier qu'il y ait dans la nature un enchaînement de causes produisant des effets, d'effets produisant des causes; de sorte qu'en remontant à la source de l'effet le plus indifférent on pourrait remonter jusqu'à la création; mais il ne s'ensuit pas que ces causes doivent irrévocablement engendrer tels effets. Cet entraînement prouve d'ailleurs autant contre que pour le fatalisme; car n'y a-t-il pas du ridicule à enchaîner des causes irrévocables depuis le commencement du monde pour la simple action de tailler ma plume, par exemple. Si chaque chose était déterminée à l'avance, celle-ci devrait l'être aussi, d'autant plus qu'en la taillant je puis me couper une veine qui m'occasionne la mort. Certes nous sommes loin de douter que Dieu ne puisse être le principe immédiat et constant de chaque chose, mais nous ne pouvons croire qu'il daigne s'initier à chaque fait qui se passe dans la nature, quel que soit l'intérêt qu'il lui porte.

D'un autre côté, cela prouverait d'une manière ostensible l'in-

justice et la dureté de Dieu. Si Dieu avait au premier jour disposé tout dans sa sagesse, de telle sorte que chaque chose arrivât justement comme il l'a décidé, il connaîtrait la fin de tout; alors sachant que telle finirait mal, pourquoi l'aurait-il créée? Ainsi il créerait un homme, l'enfermerait dans un cercle d'où il ne pourrait pas sortir, puis à la fin de sa carrière le récompenserait ou le punirait. De quoi?

Cela n'est pas supposable et démontre au contraire que Dieu a formé le monde de manière à ce qu'il puisse exister conformément à son désir; qu'il a établi un cours régulier dans la nature, ne changeant jamais en aucune façon pour aucune cause; qu'il a laissé à l'homme la liberté de ses actions; qu'il fait ou ne fait pas, selon sa pure volonté, sans que Dieu y intervienne jamais lui-même et qu'il en connaisse antécédemment le résultat.

D'après ces règles, on trouvera que l'heure de notre mort n'est nullement fixée, ainsi que rien autre; suivant l'ordre préétabli elle arrivera, mais plus tard ou plus tôt, selon les circonstances. Si je me suicide, je suis la cause volontaire de ma mort, que j'aurais pu reculer en ne me suicidant pas; si elle provient d'une cause hors notre volonté, c'est l'effet du cours de la nature, qui, pour épargner un individu, ne peut mépriser ses lois. Mais, peut-on penser, en admettant que l'Éternel ne s'occupe pas de la nature et de l'homme pendant la vie, il faut admettre qu'il est injuste envers ceux qu'une mort prématurée empêche de faire le bien qui les aurait sauvés, envers ceux que les catastrophes de la nature, les maladies, les pestes, les famines, enlèvent avant qu'ils soient rentrés en eux-mêmes, au moment où ils ne faisaient que commencer leur tâche avec les meilleures intentions.

Ici nous allons bien loin : nous ne prétendons pas faire un code pour la justice de Dieu comme on en a fait un pour la justice des hommes. Cependant la fausseté d'une pareille assertion n'est pas indémontrable.

Ainsi un homme a pendant un temps vécu dans le mal sciemment, tout à coup l'idée de bien faire luit en lui-même, il l'accepte, la met à exécution et a la ferme volonté d'agir toujours dans ce sens. A peine cette résolution prise, le tonnerre tombe et l'écrase. Ne semble-t-il pas malheureux pour cet homme de n'a-

voir pu mettre ses idées à exécution, de n'avoir pu racheter le mal qu'il a commis? Pourquoi Dieu n'aurait-il pas retenu le tonnerre? Parce que pour cela il aurait fallu arrêter la marche de la machine que lui-même a montée. Alors quel sera son jugement? Cette recherche est assez vaine ; il nous semble toutefois que pour des cas analogues, Dieu soulève le voile de l'avenir, et y voit la vie future de cet homme : s'il aurait tenu sa promesse ou s'il serait retombé dans le crime. Et de même pour tous ceux dont nous ne nous expliquons point le jugement qui leur pourra être rendu, comme les enfants, les fous, etc.

Et puisque ce n'est pas sur terre que Dieu atteint l'homme, il n'a pas laissé lieu à la production de ces catastrophes, de ces épidémies, de ces famines pour les punir, mais pour lui montrer en grand ce qu'il lui montre si souvent en petit : que ce monde est trop imparfait pour que ce soit le seul que Dieu ait destiné à l'âme, qu'elle doit en attendre un autre, que notre vie n'est rien. Au surplus, ces fléaux dont nous n'apercevons que le mauvais côté particulier, peuvent bien avoir un bon côté général que nous n'apercevons pas.

Si donc les faits que la nature accomplit sur elle-même viennent de l'ordre constant que Dieu a établi dans la nature par rapport aux grands principes généraux, comme le mouvement des astres, la production de la terre, non d'un destin inévitable, puisque l'homme peut changer ceux qui tombent sous sa volonté active, il serait insensé de dire que l'homme, qui use de la matière, n'est pas libre comme elle, vu l'affinité qui existe entre elle et son corps.

Cependant on voit souvent des hommes naitre avec des idées déterminées, qui brisent les liens de l'éducation et du milieu où ils vivent, pour monter ou descendre suivant l'ordre que leur position leur devait donner. Mais ce n'est pas là le fait d'un destin inévitable qui fixe tels penchants dans la tête d'un homme, c'est le plus souvent la constitution même de la matière chez l'individu. En effet, nos idées viennent des sens, notre manière d'agir de nos idées, et c'est d'après l'état que nos sens sont plus ou moins bien disposés à recevoir certaines impressions, que nous avons une plus ou moins grande propension à certains talents, sciences

ou vertu. Nous ne venons pas au monde avec des idées innées, nous y venons avec une disposition dans les organes à recevoir telles impressions plutôt que telles autres, impressions que nous pouvons ne pas recevoir si des circonstances arrêtent le développement de ces sens; de telle sorte que si l'on crevait les yeux à un grand peintre dans son jeune âge, que l'on rendît sourd un grand musicien en herbe, qu'on laissât au milieu des bois un grand métaphysicien futur, il est probable que, malgré leur génie, ou mieux, malgré leur penchant au génie, ils auraient beaucoup de peine à en tirer parti.

Du reste, cette vie n'étant pas le but de l'humanité, il importe peu de discuter sur le joug sous lequel nous tiendrait le destin, vu le bonheur et malheur matériels qu'il nous procurerait; mais il est important de bien se convaincre qu'il n'influe en rien sur la liberté de l'homme quant à ce qui touche à l'âme. Ce serait le renversement de tout ordre moral.

Ce qu'il est bon de remarquer, c'est que ceux qui sont le plus imbus de ces idées, sont les premiers dont les actes ne répondent pas aux paroles. Malade, pourquoi vous soignez-vous? S'il est écrit que vous ne guérirez pas, c'est en vain que vous faites des remèdes; si vous devez guérir inévitablement, ne dépensez pas votre argent en drogues. Pourquoi en un combat détournez-vous l'arme appuyée sur votre poitrine? Selon vous, l'heure de la mort est fixée, et vous la voulez reculer? Vous direz : Il a été écrit qu'on me présenterait cette arme, mais qu'aussitôt je la détournerais. En cela vous montrez à nu votre système égoïste et mensonger. Faut-il faire du mal, sauvegarder vos intérêts, c'est la fatalité qui le veut. Faut-il faire du bien, agir en honnête homme, en citoyen dévoué, c'est cette même fatalité qui en a décidé autrement. Il serait peut-être moins cynique de tout nier sans détour.

Et même en admettant la fatalité, il serait plus sage d'agir comme si elle n'était pas. Une canaille vous a menacé de vous assassiner. Vous qui croyez à la fatalité, vous allez imprudemment à sa rencontre; il vous tue; mais en n'y allant pas, vous aviez la chance que cette fatalité ne soit qu'un mot vide et, pour cet instant du moins, vous sauviez votre vie. Encore que quelques raisons qu'on puisse alléguer pour, on n'en démontrera jamais la réalité;

comme sont démontrées les choses qui nous importent essentiellement par la voix de la conscience, qui, elle-même, nous dit que nous sommes libres.

Qu'on consulte un individu quelconque et qu'on lui demande s'il est libre ou non de cligner l'œil, par exemple, certainement il vous rira au nez. Il a dû falloir bien longtemps avant que les hommes aient trouvé qu'ils ne fussent pas maîtres de leur volonté, et que s'ils faisaient ou ne faisaient pas telle chose c'est qu'un destin irrévocable l'avait déterminé à l'avance. Cette croyance n'a dû prendre racine que chez des gens qui, pour se donner une excuse du mal qu'ils faisaient, en ont mis la faute au compte de la fatalité.

DU PROGRÈS.

De ce que les hommes ont relativement les mêmes moyens de parvenir à la vie de l'âme, et que cette terre n'est qu'un lieu de passage, il ne faut pas en conclure qu'il soit bien de rester dans un état de barbarie, puisqu'un barbare est égal devant Dieu à l'homme policé. Par l'intelligence qu'il a reçue du divin Maître, et par les matériaux qu'il tient de la nature, il doit apprendre combien il lui importe que dès cette terre l'homme en général se rende digne de son âme et qu'il s'élève autant qu'il est en lui. L'esprit humain ne va pas à reculons, son état est d'avancer sans cesse. Dieu ne l'a pas créé comme la bête. Si la bête est toujours ce qu'elle était au premier instant, c'est qu'elle est frappée d'une infériorité matérielle. Si l'homme a le pouvoir de s'élever, il doit en user, sinon à quoi lui aurait servi ce don.

Depuis le commencement du monde, tout prouve cette grande vérité. Voyez si aux siècles de barbarie n'ont pas succédé des siècles de plus en plus se polissant. Voyez le globe parcouru au-

jourd'hui sur la plus grande partie de ses lignes, les peuples civilisés étendre peu à peu leur domination sur les nations sauvages. Voyez les inventions réduire à rien l'espace, l'obscurité, la transmission des idées; encore le fanatisme, la superstition combattues ardemment par la raison faire place petit à petit, dans le cœur même des plus tremblants, à un esprit de confiance et d'amour.

Des religions douces, humaines, divines ont succédé aux religions sanguinaires et sont venues visiblement préparer la voie à la religion universelle des peuples. Sont-ce pas là des marques touchantes de la marche incessante du progrès?

De grandes villes, de grands empires se sont écroulés, il est vrai, mais c'est après avoir posé leur pierre à l'édifice que le genre humain doit élever. Leurs qualités nous sont restées pour servir de base aux nôtres, et leurs défauts pour nous servir d'exemple. Les catastrophes sont de mauvasies raisons à donner contre la volonté de Dieu à voir avancer le progrès : elles n'arrivent pas pour arrêter l'esprit de l'homme, mais sont une conséquence naturelle et indéterminée de l'ordre préexistant. Il n'y a point à craindre que toujours en état d'avancer il arrive à un degré trop important de perfection : cette crainte serait chimérique. La perfection n'étant point de ce monde, il n'y atteindra jamais, et entre la perfection et l'imperfection il y a une distance si grande qu'il ne parviendra jamais à la franchir. Il lui restera donc toujours à faire.

Le progrès n'appartient pas à un individu, à une nation, mais à la collection des individus. Le particulier meurt, l'empire disparaît et le principe reste.

Le perfectionnement n'est pas entendu par tous de la même manière, on doit l'avouer; cependant il est bien supposable que le jour où l'Être suprême sera connu et adoré de tous, sans secte, fanatisme ni superstition, où toutes les nations n'en feront qu'une, où les hommes ne se traiteront plus comme des étrangers, mais comme des membres d'une même famille, où l'égalité spirituelle sera reconnue pour chacun, il est bien supposable, disons-nous, que ce jour serait celui qui verrait accomplie la tâche imposée à la collection des individus : c'est là en effet le but vers lequel ils doivent tendre, et en admettant qu'alors ils ne

dégénèrent pas, de cet état ils auraient relativement autant de difficultés d'arriver à la vie de l'âme.

Dans tous les cas, ce n'est pas de nos jours que devrait naître cette crainte; nous datons d'hier, avons beaucoup fait, avons plus encore à faire. Nous sommes très-civilisés par rapport aux Africains, aux Asiatiques, à nos ancêtres; qui pourrait dire ce que penseront de nous nos descendants?

Jette-t-on les yeux autour de soi, on est effrayé de tout ce qui reste à faire dans ce sens; mais Dieu ne nous demande pas un travail au-dessus de nos forces, l'avenir est grand devant nous; nous ne devons point prendre la peur de le voir finir pour la réalité. Nous sommes plus certains de la fin de notre vie que de celle de cet avenir, pourquoi ne travaillons-nous pas à l'embellir quand Dieu nous l'ordonne, comme nous travaillons à embellir notre vie quand Dieu nous le défend.

DU DEVOIR.

Chaque homme a sur la terre un devoir à remplir, et c'est selon la manière bonne ou mauvaise dont il l'aura accompli qu'il sera traité à la mort du corps.

Lorsqu'on pense à la petitesse, au néant de l'homme comme homme matériel, on doit trouver incompréhensible que Dieu, infiniment plus grand encore que nous ne le pouvons concevoir, daigne s'intéresser aux actes de si petits êtres. Aussi ce n'est pas sous ce rapport qu'il faut l'envisager. Vu ainsi il n'est rien; comparé au tout, il est moins gros que le ciron ne l'est à la terre. Mais par la pensée, par la connaissance de celui qui l'a créé, à qui le comparera-t-on? Comme nous l'avons déjà vu, par là il est excessivement grand, et quoiqu'un infini le sépare de celui qui est un, peut-il encore se croire assez haut pour que l'atten-

tion de son Créateur se reporte sur lui, pour que celui qui a daigné lui donner une âme daigne ne le délaisser pas. Quelle étrangeté que Dieu s'occupe d'un être à qui il a donné des attributs si sublimes, et s'il s'en occupe, n'est-ce pas pour lui voir suivre l'impulsion de sa conscience ?

N'aurions-nous d'autre preuve de l'intérêt que Dieu nous porte que la voix de notre conscience, ne cessant de nous donner l'espérance, la satisfaction, la crainte, le remords que nous y croirions pleinement.

La conscience est commune à tous ceux en état de raison, mais les conseils qu'elle nous donne étant en rapport au milieu dans lequel nous vivons, et n'étant conséquemment pas les mêmes pour chacun, il serait vain de vouloir traiter systématiquement du devoir en particulier. Aussi nous ne chercherons que les règles générales.

Nous trouvons d'abord le devoir de l'homme envers Dieu, qui consiste à le reconnaître comme être tout-puissant, à nous humilier devant sa grandeur, avoir foi, confiance, amour en lui.

Le devoir envers le monde qui veut que nous ne fassions pas à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait, à faire au contraire le plus de bien qu'on peut.

Le devoir envers soi-même, qui consiste à se connaître, à se respecter, à se maintenir dans un état sain au physique et au moral. Telles sont, avec celles de la famille qui tiennent de toutes, les lois par lesquelles nous devons nous gouverner, chacun suivant la voix de sa conscience.

Le moment où l'homme doit commencer à mettre en œuvre les facultés qu'il possède pour faire le bien est celui même où elles sont en lui. S'il ne les emploie qu'à demi, si pour quelque motif injustifiable il tarde trop à les faire fructifier, sa tâche n'est pas tenue. Sa vie n'a pas rendu tout ce qui lui était demandé et qu'elle aurait pu accomplir. Il a dépensé en frivolités un temps que réclamait l'exécution de sa tâche. Il n'est pas digne de la récompense promise à l'homme qui aura fait son devoir!

Inutilement au bout de sa carrière, avant même, mais alors qu'il n'en sera plus temps, se repentira-t-il, implorera-t-il une miséricorde trop juste pour acquiescer à sa prière, ses repentirs,

quoique les plus sincères, ne seront pas écoutés; il n'aura aucun droit à l'espoir de voir son âme survivre au corps après le triste emploi qu'il aura fait du temps et des moyens qu'il avait reçus pour cela. En vain tournera-t-il les yeux du côté de la religion, s'il n'a pas fait tout ce qu'il devait, rien de ce qui vient du pouvoir que les hommes s'arrogent ne peut le sauver; nous entendons par là les passe-ports que donnent les religions pour l'éternité. Il est bien temps d'apporter les remèdes quand le malade est mort. Nous ne jugeons pas un livre selon sa dernière ligne, Dieu ne nous jugera pas selon notre dernier jour. Il vaut mieux vivre comme un homme et mourir comme la brute, que vivre comme la brute et mourir comme un homme.

Quoi, vous aurez vécu d'une vie de débauche, vous aurez causé du scandale et perverti quelques-uns de vos semblables, vous aurez rapporté tout à vous, sans songer que vous tenez tout de la société, que vous lui devez tout, vous aurez considéré vos frères comme des êtres subalternes, vous aurez eu tous les plaisirs sans en laisser tomber la moindre parcelle aux malheureux, vous aurez tenu infructueusement dans le monde la place d'un autre qui peut-être aurait été utile, et parce qu'un jour, voyant le précipice ouvert devant vous, vous reculez d'épouvante, vous avez un retour, un remords, souvent même peint et forcé, vous voulez que le mal que vous avez fait et que le bien que vous auriez dû faire restent dans le néant; mieux que cela, vous voulez l'immortalité de l'âme dans un monde où l'on touche presque à Dieu. Est-ce juste? est-ce naturel?

Vous croyez qu'en envoyant chercher un ministre qui vous donne la rémission de vos péchés vous irez à la vie de l'âme. Erreur et vanité.

A Dieu seul appartient le jugement de l'homme, le droit de le condamner, celui de l'absoudre; l'unique moyen de réparer le mal qu'on a fait c'est de faire plus de bien qu'on a fait de mal. En d'autres termes, ne pas faire le bien ou ne le faire que dans une mesure qu'on pourrait agrandir, c'est ne pas faire ce qu'on doit, c'est faire du mal. Un riche qui se contentera de semer au hasard, en des mains pauvres, de l'or en quelque grande quantité que ce soit; un chef qui croira avoir tout fait quand il aura

procuré à ses sujets le plus de bonheur matériel possible, sans songer au développement de la morale, n'auront certes pas assez fait. Tenir son emploi c'est rentrer en soi-même, peser tous les moyens qu'on a de rendre des bienfaits divers, de quelque nature qu'ils soient, et les employer sans relâche dans toute leur étendue.

Il y a mille causes qui nous conduisent sans distinction à la vie de l'âme; l'important est de suivre celle où nous place notre conscience et de savoir qu'elle est aussi forte, aussi bonne qu'aucune autre. S'il en était autrement, il y aurait protection non motivée et avantages injustes, de la part de l'Éternel, à donner à un individu une grande et belle tâche à remplir, si la fidèle exécution de cette tâche le devait conduire à un plus haut degré de félicité spirituelle. Il faut donc qu'il n'y ait pas plus de gloire d'aller au péril de sa vie porter la civilisation chez les barbares, si on sent là sa vocation, que d'élever pieusement sa famille pour l'homme à qui sa conscience ne demande pas autre chose. Le premier, il est vrai, semble avoir plus de souffrances à éprouver, moins de bonheur à espérer en ce monde que le second; mais cela n'est que spécieux et n'apparaît ainsi que vu suivant la considération ordinaire du monde. Les plaisirs de l'un sont inaccessibles au cœur de l'autre. L'anachorète dévoué trouve des jouissances, quoique toutes spirituelles, aussi fortes que les jouissances terrestres, là où le père de famille ne trouverait que des douleurs et de l'amertume, de même que celui-ci jouit de choses qui n'atteignent pas celui-là. Quoi qu'il en soit, faire ce qu'on croit franchement devoir faire est bien faire.

Beaucoup de personnnes de toutes religions, dans un but pieux, croient devoir d'elles-mêmes se tyranniser; il faut seulement les plaindre d'être dans l'erreur, sans les en blâmer. Toutefois est-il permis d'avancer que cela est contre nature et contre la pensée du Créateur? Dieu a placé sur terre des roses, c'est pour que nous les cueillions. L'humilité et l'abnégation siéent à l'homme; mais quand il se peut procurer une jouissance qui ne nuise à qui que ce soit, qu'il en use sans doute et sans remords. Cependant si en menant une vie aussi austère les pieuses personnes agissent selon leur conscience, elles ne sauraient rien faire de mieux.

DES RELIGIONS.

La religion est le culte que l'homme professe envers Dieu, partant le principe sur lequel il doit régler toutes ses actions. La meilleure manière de rendre son culte à l'Éternel étant de pratiquer en tous points les conseils de la conscience, si notre conscience ne met aucun obstacle à ce que nous croyions et suivions la religion qu'on nous a enseignée dans notre enfance, en la gardant nous sommes dans le droit chemin; mais si notre conscience répugne à croire ce qu'elle apprend, en tout ou en partie, et que n'ajoutant pas foi à ses dogmes nous ne pratiquions pas ses préceptes, sans chercher si ailleurs ou en nous-mêmes nous ne trouvions pas des idées convenant à notre âme, nous faisons fausse route. Toutes les religions sont bonnes; c'est-à-dire toutes sont aptes à conduire à la vie de l'âme, pourvu que ceux qu'elles doivent diriger aient confiance en elles et les suivent sans froideur et fanatisme.

Cependant si, prises dans leurs principes généraux, toutes les religions sont bonnes, vues de près elles présentent bien des travers. Devant l'Éternel tous sont entièrement égaux : la religion l'enseigne elle-même. Applique-t-elle en fait ce principe de l'égalité? elle qui pour ses adeptes représente Dieu. Tantôt par la bouche de ses ministres elle rebute ceux-ci, tandis qu'elle flatte ceux-là, selon son intérêt: en sorte que les uns se laissent vivre doucement, et bercés par d'onctueuses paroles se laissent mourir, croyant passer à l'éternité aussi tendrement qu'ils ont vécu; les autres, les rebutés, sinon en paroles, du moins en fait, s'imaginent d'un rang inférieur, et ne trouvant pas au sein de la religion l'amour désintéressé qu'ils seraient en droit d'en attendre, ils vivent comme s'ils n'en avaient point. Cela vient qu'on cède à ce qui touche présentement et qui importe peu, et qu'on est trop insoucieux de chercher ce qui ne touche pas immédiatement et qui importe beaucoup.

Ce n'est pas encore là le défaut capital des religions enseignantes ; il en est un bien plus dangereux dans ses effets : c'est celui de promettre plus qu'elles ne peuvent tenir et de faire des menaces plus terribles qu'elles ne le devraient.

L'homme, être infiniment imparfait, ne peut pas être juge de l'homme. Pour juger un homme il faudrait connaître les aptitudes qu'il a reçues en naissant, les circonstances fortuites qui l'ont entraîné dans une route plutôt que dans une autre, l'intention vraie avec laquelle il a commis les actes sur lesquels on le juge. Dieu seul connaît les mille secrets, les mille replis du cœur humain; lui seul a donc le pouvoir de discerner le bien d'avec le mal, et pour envoyer dans les champs Élysées ou dans le Tartare, les hommes n'ont que des apparences futiles et presque toujours trompeuses. Combien de déceptions pour ceux qui auront eu le tort de s'en rapporter tranquillement aux préceptes de la religion touchant la vie de l'âme!

En matière de religion ainsi qu'en toute autre matière, il ne faut pas confondre ce qui vient naturellement de sa conscience, partant de Dieu même, et ce qui vient de l'invention des hommes, la foi, qui est un mot aussi vain, aussi mensonger que tant d'autres du même genre imaginés par l'envie de dominer, par le fanatisme, par la superstition. Celui qui croirait être agréable à Dieu en jeûnant, en se confondant en prières, malgré la secrète voix de sa conscience qui l'engagerait pour parvenir au même but à se rendre plutôt utile à la société, à sa famille, aux malheureux, mettrait la foi au-dessus de sa conscience et perdrait sûrement l'effet de ses prières.

La foi ne doit jamais dominer la conscience, et c'est le contraire que les religions enseignent malheureusement. Car un homme qui n'ajoute pas foi entière aux maximes de la religion, qui ne croit pas par exemple au pouvoir qu'elle s'est arrogé de lier et de délier, doit agir avec plus de circonspection que celui qui a la foi, et qui est persuadé que quelques paroles, quelques signes, et quelque peu de temps suffiront pour l'absoudre de ses crimes, et lui ouvrir à deux battants les portes de l'éternité.

On dira peut-être que celui qui agit ainsi n'est pas vraiment religieux. Alors qui le serait? Combien ne vivent pas dans ce

doux espoir! Il n'y a point de mal à suivre en tous points sa conscience, il y en a si l'on place foi aveugle en toutes les absurdités que débitent les religions.

Quant aux bienfaits qu'elles prodiguent en général, ils sont trop sensibles et trop importants pour qu'on cherche à les nier, même à en diminuer l'importance. Toutes ont pour base principale le culte d'un Être suprême, la pratique du bien et le détournement du mal. Ce n'est que dans des détails insignifiants, mais auxquels on a su donner la première place à force de bruit, de superstition, de fanatisme, de passions, qu'existe une différence entre elles. Bien des causes ont contribué à établir cette diversité de religions. Le climat, le naturel, les antécédents, ont fait adopter à quelque primitif assemblage d'hommes certaines croyances les mieux appropriées à leur tempérament et à leurs besoins. C'est ainsi que tel peuple a pu reconnaître et adorer comme divinités bienfaitrices des objets en effet utiles à leur condition, tandis que ce même objet était tenu pour divinité malfaisante dans une contrée où il était nuisible.

Puis sont venus des hommes d'un génie plus élevé, généreux martyrs, oublieux d'eux-mêmes, qui, se sentant appelés par Dieu à ouvrir les yeux de leurs compatriotes, fermés jusque-là à la vérité, ont voué leur vie à l'enseignement de préceptes qu'ils consacraient par l'exemple, et ont su rendre éternellement respectable la morale divine qui avait été confiée à leur cœur pour la transmettre au monde.

Cependant ces hommes glorieux ont dû se conformer à la nature des gens qu'ils avaient à diriger, et employer des moyens pour la parfaite exécution de leur œuvre qui convenaient au temps et au lieu où ils vivaient, mais qui ne convenaient que là. Plus tard les hommes s'étant visités, trouvèrent au dehors des religions qui ébranlèrent la leur, et d'un autre côté une sainte philosophie sortant de cet échange d'idées, vint démontrer la grandeur de l'Être suprême, louanger le dévouement de ces fondateurs de religion, engager à suivre leur morale, mais en même temps dévoiler et condamner la fausseté de quelques-uns des actes et préceptes qu'ils avaient cru devoir commettre pour le commun bien, et qui, loin de s'éteindre avec les causes

qui les avaient motivés, ne faisaient que prendre la première place par la longueur du temps et la superstition des hommes.

Ce sont cependant ces actes sans vraisemblance et les maximes au moins très-douteuses sur les rapports existant entre le Créateur et la créature, avant, pendant et après, qui font des religions différentes, en établissant comme articles de foi des choses souvent hors de toute raison.

Il devrait être plaisant de voir des hommes partagés d'opinion sur des points qui n'ont jamais existé que dans leur imagination, ou sur le maintien de quelque pratique mise au jour pour le besoin de l'époque où elle a été établie, discuter gravement le pour et le contre, quand la diversité seule de tant de croyances suffirait à prouver leur manque de vraisemblance, à montrer au moins le doute dans lequel on doit les tenir ; un point incontestable n'amène pas d'aussi grands conflits. Si les fondateurs des religions présentes les instituaient aujourd'hui, ils n'emploieraient certes pas pour les établir, les conserver, les répandre, les moyens dont ils ont dû se servir dans les temps et dans la contrée où ils les ont données.

DE LA RELIGION NATURELLE.

Enfant, on nous disait que la religion naturelle était la religion des premiers hommes, que cette religion consistait à aimer, à adorer un seul Dieu, à suivre la voix de sa conscience, à faire le bien, à s'aimer mutuellement, etc. Nous ne pouvions alors nous empêcher, quelque zélés croyants que nous fussions, d'admirer, d'envier même cette sage religion où l'on rapportait tout à Dieu un, tout-puissant, et parfois nous avions quelque hésitation à descendre de ces pensées aussi catholiques aux maximes embrouillées et aux faits incroyables qu'il fallait bien croire cepen-

dant, puisqu'ils venaient de Dieu même, et que d'ailleurs tel grand personnage qu'on nous citait les croyait sans aucun commentaire.

Bientôt néanmoins nous en revînmes à la religion naturelle. Nous nous dîmes que l'homme, si grand par rapport à ce qui l'entoure, est d'une petitesse infinie par rapport à Dieu; il nous sembla si petit qu'il ne nous fut plus possible de croire que ce Dieu dont nous n'avons encore rien dit quand nous avons épuisé les termes de grandeur, de toute-puissance, de souveraine justice, de suprême gloire, daignât s'immiscer directement et en substance sensible dans nos affaires, de quelque grande importance qu'elles nous paraissent; qu'il ait engendré un fils pour l'envoyer sur terre, qu'il soit apparu sur le Sinaï au milieu du tonnerre et des éclairs. En un un mot, il nous sembla hors de tout bon sens qu'on pût ajouter foi au rôle différent qu'on lui fait jouer dans les livres qui servent de base aux religions. Quant à la foi du grand personnage qui devait tant nous en imposer, nous nous dîmes qu'il pourrait bien y mettre de l'hypocrisie, faire intérieurement un choix dans les croyances qu'on lui offrait, forcer sa conscience à se laisser dominer par la foi, y être tenu par l'opinion publique, par la mission qu'il se sentait destiné à remplir, et que du reste s'il était dans l'erreur, nous n'étions pas obligés d'y être aussi.

La religion naturelle ne s'est pas perdue avec les premiers hommes, si toutefois il en a été tel qu'on nous le disait. Dans tous les temps et dans tous les pays il a dû se trouver des hommes qui, hors des choses purement physiques, n'ont reconnu qu'un seul Dieu et ont basé leur religion sur l'accord des idées qu'ils avaient naturellement en eux, prenant pour ministre leur conscience : tel est en effet l'enseignement de la religion naturelle.

A mesure que la barbarie disparaît, que la civilisation prend sa place, tous ces dogmes, tous ces articles de foi, toutes ces menaces sanglantes, tout cet attirail d'un autre temps s'efface devant le flambeau de la vérité, les plus incroyables partant naturellement les premiers.

Il y a longtemps qu'on ne croit plus aux apparitions, que le messager de Mahomet est tourné en ridicule, que les foudres de

Rome sont une cause sans effets. Nous ne doutons pas que peu à peu on n'en vienne heureusement enfin à laisser la foi pour la conscience, le fanatisme pour un culte simple et respectueux, la superstition pour une croyance précise et naturelle; que dans quelques siècles on ne critique les coutumes religieuses du temps présent, comme nous critiquons celles du temps passé.

Nous ne nous faisons point illusion sur les difficultés inouïes qu'on aura à surmonter pour établir cette religion de la conscience, mais nous n'oublions pas non plus les causes qui soutiennent cet espoir. Si, le renversement présent des religions portait un coup mortel à la société, le jour où chacun recevrait une éducation philosophique et développée, ce serait une mort sans agonie. Si au lieu de se restreindre les religions s'étendent, ce qu'elles vont gagner au loin par la bouche de leurs ministres, elles le perdent chez elles dans les adeptes que la philosophie leur enlève; puis une religion ne s'étend généralement qu'au détriment d'une autre. Si dans les pays religieux on se presse autour des autels et que l'on compte les apostats, c'est que le respect humain l'emporte sur la conviction intérieure; que beaucoup ayant reçu peu ou point d'éducation, gardent malgré eux l'enfer comme une autre épée de Damoclès suspendue sur leur tête. Que chacun lève le masque, on sera étonné de voir les vides immenses qui se feront dans les rangs; car il y a beaucoup d'hypocrisie des deux côtés : de ceux qui font semblant de croire, et de ceux qui vivent de cette fausse croyance.

L'époque, où les penseurs de tous les pays, quels qu'ils soient, donneront sans dissimuler le fond de leur conscience, sera bien près de celle où une religion unique gouvernera le monde; et on ne doit pas craindre d'assurer qu'il viendra lorsque les hommes, voyant dans l'histoire la société d'un âge, d'une période de siècles, toujours railler et abandonner le culte en pratique dans les temps antérieurs, finiront par comprendre le peu d'importance qu'on doit attacher à la création de l'esprit humain, sous quelque forme, sacrée ou profane, qu'on la présente, et auront le courage de briser les liens de l'opinion, d'embrasser et de professer ouvertement la seule religion qui convienne à des peuples civilisés.

Ne serait-ce pas un spectacle magnifique que de voir les nations ayant abandonné leurs faux dieux, mis de côté les erreurs de leurs livres, comme les anciens païens ont abandonné leurs idoles et leur mythologie, n'avoir qu'un seul et même culte? celui du Créateur qui apparaîtrait à tout être, sans le secours de toutes ces divinités subalternes, dont les religions ont aimé à l'entourer, parce qu'elles ont cru plus facile d'obtenir ce que réclament nos passions par le moyen d'un orateur, et qu'elles voulaient attirer les hommes en leur montrant ce qu'elles leur laissent l'espoir de posséder.

Ne serait-ce encore rien que de voir la fin de ces luttes entre les diverses religions, dans la même souvent, alors que Dieu ne serait plus le vain motif dont les hommes se servent pour maudire et exterminer une grande partie de leurs semblables.

Toutefois lorsque les lumières seront le plus répandues, que les hommes seront tous d'accord sur les principes fondamentaux, il restera encore à résoudre des questions qui peuvent susciter beaucoup de divergence : telles sont les différentes opinions sur l'obligation de prier Dieu, sur la liberté de l'homme, sur la grâce. Ces points, et d'autres semblables, ne seront cependant pas une barrière infranchissable au maintien de la religion naturelle ; car bien que chaque individu suive la ligne tracée par sa conscience, il est probable que livrées à elles-mêmes, sans pression extérieure, les âmes immatérielles, qui sont pareilles en chacun, envisageront ces questions d'une façon identique ; qu'après beaucoup de controverses la lumière jaillira du choc des opinions, et que le plus grand nombre entraînera insensiblement le plus petit dans la vérité. La plupart de nos erreurs viennent de notre mauvaise éducation, qui ne nous laisse pas libres de notre pensée ; du monde, qui non-seulement ne nous laisse pas libres de nos actions, mais qui ne permet pas même le plus léger écart à ce qui est établi, quelque stupide que ce puisse être.

Certes, si l'on ne songeait qu'au temps présent, ou si le monde ne devait pas s'améliorer, ce serait folie que de parler de mettre cette religion en vigueur ; car ici il importe que la conscience ne reçoive aucune influence : et combien d'hommes sont capables

de se diriger eux-mêmes, plutôt combien veulent se donner la peine de penser à ces choses-là !

Mais si le monde s'améliore, la civilisation se répandra sur toute la surface du globe, la vérité se fera enfin jour après tant de siècles, et la religion naturelle sera dans tous les cœurs. De grands génies l'établiront en fait, comme de grands génies l'ont déjà établie en droit, en la faisant aimer aux esprits justes, ennemis de la superstition, du fanatisme et de l'erreur.

Une fois fondée, cette religion sera d'autant plus inébranlable, que ses principes étant simples et dans le cœur de chaque homme, il sera impossible de la fausser, de faire passer les gens par des sentiers tortueux et obscurs, quands ils seront sur une ligne droite et lumineuse.

En effet les lois qu'ont données les fondateurs des religions ont été effacées ou étendues, selon qu'elles étaient profitables aux intérêts des prêtres de ces religions. C'est de là que sont nés les abus qui ont amené les schismes, qui amèneront enfin leur perte totale. Dans la religion naturelle, au contraire, les principes étant très-simples, très-clairs, on ne saurait leur donner plusieurs sens, et tous ayant la faculté de penser comme ils l'entendent, quels abus pourraient naître ?

Trouvera-t-on étrange que nous parlions de cette religion, puisque son accomplissement doit être si loin de nous, et que nous la préférions du moment que toutes les religions sont bonnes ? Toutes les religions sont bonnes, il est vrai ; mais la religion naturelle est la meilleure, parce qu'elle est la plus simple et la plus raisonnable. Si nous parlons de son établissement général, c'est qu'il ne saurait être mauvais de frayer la voie, en accoutumant peu à peu les hommes à ces idées.

DES LOIS.

En attendant le jour où les peuples seront tous confondus dans cette religion naturelle, il est bon que les individus qui la pratiquent isolément l'approfondissent avec scrupule, et en tirent les bienfaits qu'offrent les religions établies, c'est-à-dire les consolations, la résignation, l'espérance, le courage, sans en subir les défectuosités qui sont, suivant les cas, le dédain, la flatterie, la superstition, une trop grande assurance, une crainte trop terrible. Il y a bien, il est vrai, la conscience dont le flambeau éclaire continuellement l'homme ; mais ses passions obstruent souvent cette lumière : alors la voix intérieure, quelque parfaite qu'elle soit, devient insuffisante à le maintenir dans la pratique absolue du bien. Il est si sujet au dérangement de ses facultés, qu'à chaque instant il doit s'attendre à voir les passions parler plus fort que la raison, ou la maladie venir jusqu'à l'éloigner tout à fait.

Maintenant que deviendra-t-il quand ce conseiller intime, la conscience, qui ne le trompait jamais, viendra à lui manquer? A qui s'adressera-t-il pour demander des consolations touchant les choses qui ne sont pas de ce monde, celui qui n'en n'attend pas des religions qu'il ne peut reconnaître ? Il s'est laissé entraîner loin de la route qu'il suivait par quelque feu follet qui l'aura fasciné au point de lui montrer l'utilité, le bonheur de vivre dans sa possession seule ; ou la maladie, affaiblissant son esprit, jette du trouble et de l'incertitude dans ses pensées. Qui le ramènera? qui le rassurera? qui lui dira de façon à ce qu'il s'en rapporte : Tu as rempli ton devoir d'homme ; si la mort approche, reçois-la avec fermeté et confiance. Qui lui désignera le précipice, longtemps avant qu'il prenne la pente insensible d'abord, rapide ensuite, qui y conduit? Qui le conduira au port au plus fort de la tempête, à travers les écueils infinis de la vie? Ce sera aussi la conscience ; mais la conscience qui aura pris ses mesures, la

conscience prévoyante qui aura mis par écrit la ligne de conduite à suivre, pendant que la matière était à son diapason, afin de la lui remettre sous les yeux, aux jours du danger.

Celui qui ne croit pas à la doctrine que professe quelque religion établie, qui n'observe pas ses commandements, qui ne jouit pas de ses bienfaits, doit donc rentrer en soi-même, envisager froidement ses passions, déterminer ses croyances, et fixant sans tergiversation la fin qu'il se propose, mettre sa foi en rapport avec elle, et combiner ses passions de telle manière qu'elles ne mettent pas d'obstacles, et mieux, qu'elles servent à son accomplissement. Il faut qu'une fois déterminé sur la mission qu'il a à remplir et sur ce qu'il croit être le vrai, rentré en lui-même, sans faiblesse, fanatisme, ni superstition, il se dicte des lois écrites tendant à mettre un frein à ses qualités mauvaises, à faire rendre aux bonnes les meilleurs fruits possibles, à la conservation intacte de ses facultés morales et physiques, en un mot, au plus parfait accomplissement de sa tâche; des lois, les unes générales et pour la vie durant, les autres particulières, nécessitées par des causes passagères et qui cessent avec la cause qui les a fait donner. Il faut que ces lois, écrites après mûre appréciation, à une époque où il jouissait paisiblement de toutes ses facultés intellectuelles, il les considère comme les tenant de Dieu même, sous la dictée de sa conscience, les respecte et les observe ponctuellement.

Que pour les lois qu'il se dicte pour la vie, il ne le fasse surtout qu'après de longues réflexions, et un certain temps après que l'objet qui les aura inspirées se soit un peu effacé; car, il jugera plus froidement le but de cette loi, la difficulté de la suivre, et l'établira plus sagement. Autrement il arriverait que, désirant par exemple un objet qu'il ne pourrait avoir et dont l'envie l'obsède, il pût croire se retirer cette envie accablante en se défendant sa possession, dans un moment où il n'aurait ni la force ni la volonté ferme d'exécuter cette loi. Cela est d'autant plus important qu'une loi générale doit être inviolable en tout : s'il se laissait le pouvoir de l'anéantir, de la changer en quelque façon dans sa simple forme même, cela détruirait le bienfait qu'il en attend, qui est de se pouvoir confier à quelque chose de stable.

Que les lois particulières ne soient pas écrites davantage trop à la hâte, pour des choses insignifiantes, car, outre que que leur délaissement entraînerait insensiblement celui des lois générales, leur grand nombre ne permettant plus de les avoir constamment présentes à l'esprit, et ne pouvant toutes les observer, on n'en observerait peut-être aucune.

Il ne suffirait pas cependant de se dicter des lois, quelque bonnes qu'elles soient, et quelque ferme intention qu'a de les observer celui qui se les donne, il arrivera infailliblement un jour où il péchera contre quelqu'une d'elles. Il ne doit pas le faire impunément, mais à côté de la loi qui ordonne ou qui défend, il doit, dans la prévoyance qu'il la méconnaisse, placer un châtiment susceptible de faire un juste contre-poids au mal qui en peut résulter. Observons qu'il est aussi difficile de déterminer le châtiment que la loi même, si ce n'est plus : car il demande peut-être un plus grand calcul de nos forces ; s'il est trop dur on ne peut le subir, il dépasse le but qu'on se propose d'atteindre ; s'il est trop faible, il ne suffit pas pour réprimer l'abus qu'on veut prévenir, ou réparer le mal qu'il a engendré, et la loi et la peine en ce cas deviennent lettres mortes. Aussi qu'il ne soit pas comme les lois générales, permanent, mais qu'il soit infligé plus dur ou plus doux, selon que notre cœur est capable de le supporter. Et si ce mépris momentané de ces lois obtient un juste châtiment, leur pratique religieuse n'est pas moindre à réconforter le cœur qu'à rassurer la raison. C'est dans cette crainte du châtiment proportionné à la violation qu'il fait de la loi, que l'homme soumis à sa raison va d'abord chercher le pouvoir de fuir ce qui est mal dans un moment d'écart, et c'est dans ces pensées qu'il fait comme il le doit, qu'il trouve le bonheur avec de douces consolations pour les maux présents, et l'espérance fondée d'une vie hors ce monde.

Cependant malgré les fermes dispositions de celui qui se crée des commandements, il lui faudra quelquefois de grands efforts pour ne pas succomber à l'attrait du fruit défendu. Il pourra arriver un moment où fasciné par quelque brillante chimère, il la suive impétueusement. S'il tombe avec elle dans le gouffre il en portera la peine : car autant il était difficile de la suivre, autant

aurait été grande la gloire de s'en détacher. Et si, dans cette course vagabonde, sans même tomber dans le précipice, il ne s'arrête qu'au moment où il ne peut déjà plus achever la tâche qu'il avait commencée, c'est à peu près comme s'il s'y était laissé choir.

Lorsqu'une fois l'homme a scrupuleusement établi la religion que sa conscience lui a dictée, qu'il ne craigne pas d'être dans le faux, et qu'il ne redoute pas les conséquences de son erreur possible. La voix intérieure est la voix de Dieu; il la suit; il agit bien. Si nous convenons que le sauvage adorant son idole, observant ses lois quoique inhumaines, trouve pitié et récompense devant l'Être suprême, il n'en doit pas être autrement pour celui qui suit les principes auxquels seuls il ajoute foi.

Il peut arriver dans le temps même où nous sommes le plus fidèles à obéir à la loi que nous nous sommes tracée, des moments de froideur, de doute, de lassitude, d'ennui, de dégoût dans lesquels tout nous pèse, et semble attirer notre mépris ou notre haine. Ce qui nous paraissait la veille si beau, plein d'espérance, aujourd'hui nous semble affreux, aboutissant à l'anéantissement total de nos esprits et de notre corps. Dieu même, dont la foi était si profondément enracinée en nous, est remis en question jusque dans son existence. Alors on n'obéit que machinalement à ses lois, on cherche des détours ingénieux pour échapper au châtiment que leur violence commande, peu à peu on les met définitivement à l'écart.

Ceci n'est pas aussi étonnant qu'il le paraît d'abord et n'a rien de désespérant. Qu'on consulte les anachorètes les plus fervents de telle ou telle religion, ils vous diront qu'ils ne sont pas dans un état continuel de fervente dévotion, que s'ils obéissent toujours aux commandements de leur religion, ce n'est pas toujours avec la même foi et le même amour, et qu'ils ne mettent pas dans la sujétion aux punitions que leur dicte la foi, l'humilité des temps ordinaires.

Ces moments de crise viennent surtout après une faute que nous avons commise, ou un bel acte que nous avons fait. Dans le premier cas, nous sentons trop la faiblesse de notre nature, et nous abîmant en nous-mêmes, nous n'osons relever les yeux;

dans le second cas, nous nous élevons trop, nous nous croyons doués d'une supériorité extraordinaire ; ce parfum de gloire nous enivre. Cependant ce n'est pas aux détails qu'il faut s'arrêter, c'est au résultat. Le vide qui se fait en nous après une faute est plus nuisible à la cause que nous soutenons que le méfait que nous avons pu commettre, et souvent il vaudrait mieux ne pas accomplir une belle action que s'y reposer trop longtemps avec délices, avant que toute notre tâche soit achevée.

On ne doit se rappeler le passé qu'à titre d'enseignement pour l'avenir, lui demander l'expérience, non des louanges trompeuses.

On peut encore, pour surmonter les crises, penser aux jours heureux d'hier, aux jours heureux de demain, se dire que si l'homme une fois soumis à sa religion n'éprouvait jamais d'obstacles dans l'accomplissement de ses lois, cette facilité d'exécution lui acquerrait moins de gloire de les avoir ponctuellement suivies, et ne lui procurerait pas le bonheur ineffable qu'on éprouve en rentrant dans la bonne voie.

Pourtant tous nos efforts doivent tendre à nous parer contre ces moments de révolution intérieure ; mais quand nous n'avons pu les éviter, nous devons les subir avec autant de courage, de patience que nous pouvons, à la moindre lueur du retour de la raison, la saisir et joindre toutes nos forces pour regagner l'état paisible de notre âme.

A ces moments de froideur nous sont donnés, comme large compensation, des moments de plus grande ferveur où l'âme est anéantie dans la magnificence et la bonté de son Créateur, où elle aperçoit le jour de la récompense, où elle est initiée à la rémunération infinie de ses peines. Si auparavant tout était doute et amertume, maintenant tout est confiance et amour, si l'on se révoltait contre les plus petites vicissitudes de la vie, on supporte à présent avec joie les plus grands maux, si l'on enviait le sort de ceux qui vivent comme la bête, rapportant tout à leurs sens, on le méprise alors qu'on a reconnu la supériorité qu'on a sur eux. L'homme, dans ces moments heureux, est plus près du ciel que de la terre, et puise dans cet avant-goût des félicités parfaites la force qui, pendant longtemps, lui fera vaincre les obstacles de cette vie si courte auprès de l'Éternité.

DE L'ÉDUCATION.

Quoique liées indissolublement entre elles, il faut distinguer deux sortes d'éducation : laïque et religieuse. Nous ne ferons qu'effleurer cette dernière forme.

Le mode d'éducation dont on se sert présentement, et qui d'ailleurs est le même depuis des siècles, est, croyons-nous, pernicieux dans un grand nombre de sens, mais si profondément ancré dans la société, qu'il serait oiseux de le vouloir changer. Nous signalerons seulement ceux qui nous paraissent les plus dangereux.

On commence par apprendre aux enfants une science qui devrait clore leur éducation, dans un âge beaucoup plus avancé : la science religieuse. Tout enfants encore, on les initie aux mystères de leur religion, on les fait participer au culte, on leur fait aborder des questions que leurs professeurs eux-mêmes seraient souvent très embarrassés d'expliquer. Jeunes, sans expérience, sans force aussi, ils croient aisément tout ce qu'on leur dit, et suivent dans la pratique l'exemple qu'on leur met sous les yeux. Mais plus tard, quand l'esprit de contradiction arrive avec la jeunesse, alors que fiers d'avoir brisé les liens dans lesquels on les retenait, ils cherchent tous les moyens de se distinguer de leur ancien état, et tendent à n'avoir plus les mêmes pensées, les mêmes goûts, les mêmes paroles, malheur à eux, si, aidés par cette inclination vers l'inconnu, quelque livre de morale dangereuse, contradictoire, quelque homme au parler cynique, vient jeter des doutes dans cette âme qui ne saura plus à qui se confier, et qui perdra la foi, si ce n'est aux yeux du monde, du moins intérieurement, d'autant plus vite que l'âge où il l'aura reçue aura été plus tendre ; car alors il a été inutile de lui fournir des preuves à l'appui des préceptes qu'on lui enseignait, en supposant qu'on en ait eues, preuves qui seraient aujourd'hui si nécessaires pour combattre victorieusement les séduisants sophismes qui mènent à une affreuse déception.

On peut dire qu'après cet âge d'effervescence qui laisse presque toujours à l'homme le doute et la raillerie, arrive celui de la vieillesse, où l'individu, se sentant attiré par une main invisible, jette un coup d'œil sur le passé et redevient parfois aussi croyant, aussi pieux, aussi soumis que les premiers jours; mais qu'importe cette conversion tardive alors qu'on ne peut pas faire autant de bien qu'on a fait de mal.

Nous ne voulons pas dire qu'il faudrait, tombant dans un excès contraire, tenir les enfants hors de toute religion. Si l'enfant possède en venant au monde la science de ce qu'il doit croire et pratiquer, ces inclinations ont besoin, au point de vue de toute société, d'être insensiblement conduites dans la voie où le plus grand nombre est engagé, afin qu'il y ait le plus de communauté possible entre les individus. C'est même un devoir pour les parents d'employer tous les moyens de douce persuasion pour faire adopter leurs idées, leurs croyances à leurs enfants. Mais là devrait s'arrêter l'exercice du pouvoir que le père a sur son fils, la société sur chaque individu. Nous naissons tous avec des goûts, des pensées, des passions, des penchants divers, et quoique visant tous à un but commun, une route particulière est pour ainsi dire frayée à chacun pour y parvenir. Il est donc contre nature, contre la volonté du Créateur de vouloir astreindre de force toute une collection d'individus sous une loi commune.

Le fils qui a les mêmes opinions, les mêmes croyances que son père, en suit la même religion : c'est très-bien. Celui qui est d'idées entièrement opposées, soit par instinct naturel, soit par une éducation extérieure, s'il y reste néanmoins attaché par l'opinion sans pouvoir chercher au dehors un enseignement plus conforme à ses pensées : c'est un mal. Puisqu'on ne veut pas laisser au jeune homme pourvu de toutes ses facultés mentales, un libre choix entre les diverses religions qu'on lui aurait préalablement fait connaître, la société ne devrait pas lui imposer le joug d'avoir telle ou telle conviction répugnant à sa conscience, et le mettre au banc des malhonnêtes hommes parce qu'il ne croit pas ce que tout le monde croit ou feint de croire.

En un mot, nous voudrions voir l'opinion se modifier sur ceux qui n'ajoutent pas foi à la religion de leurs ancêtres et qui ne la

pratiquent pas ; qu'on n'initie pas au culte des enfants, mais des hommes, qu'on ne leur parle pas de Dieu à tout propos et pour les causes les plus futiles, qu'on ne les force pas trop jeunes à le prier, car, en entrant dans la vie, on est indifférent à ce magnifique spectacle du monde, on a peine à se former une idée de celui qui l'a créé ; ce n'est que plus tard, avec le développement de l'imagination, qu'on envisage et qu'on peut louer cette suprême grandeur.

Un point très essentiel aussi est qu'il n'y ait pas dans les écoles de préférence de la part du maître envers ses élèves, préférence qu'on rencontre très-fréquemment, ce qui est cependant une source de mauvaises passions pour ceux qu'elle sacrifie : l'envie, la jalousie, la haine, l'esprit de rébellion. Que l'instituteur ne prenne pas non plus sur lui de raconter aux enfants, comme article de foi, des sornettes absurdes, inventées à plaisir, parce que plus tard, ils les confondent avec des vérités consacrées, et que les unes se perdent avec l'invraisemblance flagrante des autres.

DES PASSIONS.

Si l'homme était un être parfait, il n'aurait pas de passions. Suivant en tous points la voix de sa conscience, se réglant sur la loi de nature, il aurait la paix, le bonheur en lui-même, et ne connaîtrait ni l'envie, ni la haine, ni l'amour, ni aucune autre passion. Oui, mais est-ce pour que nous vivions ainsi à l'abri de tout obstacle susceptible de nous faire dévier que Dieu nous a créés ? Nous en reviendrons encore à ceci ; si nous faisons le bien, ne pouvant faire le mal, quel bien aurons-nous ? Comme c'est par les passions que nous sommes entraînés au mal, c'est justement par la répression de ces passions que nous devons le plus attendre de la bonté du Créateur.

Les passions, ainsi que la plupart des choses de la vie, pré-

sentent deux côtés, dont l'un bon, l'autre mauvais. Quand à faire le bien nous employons un zèle, un feu, une ardeur qui ne nous est pas naturelle, nous agissons avec passion, mais avec passion irrépréhensible, louangeuse même ; le contraire arrive quand nous mettons ce zèle, cette ardeur à la poursuite du mal, alors ce n'est plus la conscience qui dirige le principe vital, c'est le principe vital qui domine la conscience et conduit l'homme à sa perte. Nous ne parlerons des bonnes passions que pour engager ceux qui croient les posséder à bien les peser avant de les définir ainsi, à voir si ce n'est pas la décision du principe vital, plutôt que celle de la conscience, et après cet examen à ne les pas porter jusqu'à l'excès ; pour l'accomplissement d'une belle action, n'en pas commettre aveuglément une plus pernicieuse que n'est bienfaisante celle que l'on tente.

Il faut subir froidement les passions dans leur mauvais côté, comme un lot forcé de la nature, les considérer comme des maladies spirituelles qui nous doivent arriver par la même raison que doivent arriver au corps des maladies physiques, et porter remède aux unes ainsi qu'aux autres, selon l'intensité du mal.

Les passions, de même que les honneurs, les richesses, ne sont pas également distribuées, mais il en est pour elles de même que pour les honneurs et les richesses, c'est-à-dire que ceux qui ont peu ou point de passions ont une vie plus exemplaire à mener que ceux qui par leur nature en ont beaucoup, et il se trouve, tout bien compté, que le but de la vie est aussi difficile à atteindre pour les uns que pour les autres.

Les passions viennent quelquefois de notre naissance, quelquefois d'accidents survenus dans le cours de la vie. Les unes et les autres nous arrivent pour que nous ayons à les faire fructifier ou à les étouffer.

On doit craindre et fuir les passions mauvaises, mais on ne doit pas mépriser et haïr ceux qui en sont les malheureux détenteurs, car elles sont souvent indépendantes de leur volonté, que personne n'en est à l'abri, et que celui qui les mépriserait et les haïrait pourrait se reprocher à lui-même quelque passion intérieure qu'il ne restreindrait pas autant que celui sur qui tombe son mépris.

Il y a peut-être moins de mal au malheureux élevé comme la brute à s'adonner au mal qu'à l'homme du monde à s'adonner au jeu, par exemple, sans raison.

Quand on sent la naissance insensible d'une passion, il faut la considérer sous son double aspect, bon et mauvais, rejeter l'un énergiquement pour ne s'occuper plus que de l'autre.

On compte une si grande quantité de passions qui nous peuvent déranger, qu'il serait superflu de les vouloir traiter en particulier ; encore que chacune de celles qui ont un nom générique : l'envie, la haine, l'amour, par exemple, ont des ramifications qui varient à l'infini selon l'individu.

Nous allons toutefois considérer quelques-unes des principales : l'envie, la jalousie, l'amour, la haine, la gloire.

Celui qui n'aurait aucune espèce d'envie serait sans doute un homme très-heureux, mais c'est là un bonheur rarement donné à l'homme, car en fait chacun désire quelque chose. Lorsque l'envie n'est qu'un désir modéré de posséder pour soi ce qu'on voit chez les autres, elle n'est pas très-malfaisante, quoiqu'elle nous aiguillonne toujours un peu de pensées tristes et légèrement haineuses envers celui à qui nous nous confrontons ; c'est quand elle a pour mobile un objet dont on ne peut espérer la possession pour soi-même, par manque de courage, d'activité, de talent, de fortune, par tout ce dont notre pensée augmente outre mesure la capacité, qu'elle devient un mal terrible, un feu dévorant, une tristesse sombre, une colère contenue, une haine sourde, qui ne demandent qu'une occasion pour éclater avec violence. Plus de repos, de joies de famille, de tendresse, plus d'amis, à moins qu'ils ne veuillent s'associer aux sarcasmes, à la haine de l'envieux.

Que de maux cruels renfermés dans ce mot envie pris dans son mauvais côté ! Que de tortures intérieures, que de souffrances insoutenables !

Ah ! si l'on voulait seulement songer un peu au néant, à la vanité de tout ce qui est de cette terre, que ces mortelles pensées se dissiperaient vite.

Envier quoi ? Chacun n'a-t-il pas les mêmes moyens relatifs d'arriver au but de la vie, à la vie de l'âme. Qu'a-t-on à désirer

des choses qui n'y peuvent pas aider. Mais mon voisin est riche, moi je suis pauvre; il a une belle maîtresse, j'en ai une laide; il est savant, moi ignorant; il a deux magnifiques chevaux à sa voiture, moi je vais trottant dans la boue. — Quel malheur! Que vous êtes à plaindre! Entrera-t-il donc en carrosse aussi au lieu du jugement? vous éclipsera-t-il encore par ses richesses, sa science, son nom, son rang, devant l'Éternel? Non, rien de tout cela, mais pendant un laps de temps si court que si nous le voyions de plus haut il semblerait une mystification, il aura semblé être plus matériellement heureux que vous. Ce qui est futile, terrestre, inutile, pernicieux, voilà ce que nous envions. La sagesse, la raison, la faculté d'écouter facilement la conscience, voilà ce que nous n'envions pas, justement les seuls désirs que nous devrions avoir.

Certes le malheureux qui meurt faute d'un morceau de pain, le prisonnier qui est par erreur sous les verroux, l'époux qui attend un héritier, ont bien le droit de se livrer à cette juste envie, pourvu que, ne les aveuglant pas, elle les laisse songer à leur devoir. Mais celui qui possède amplement ce que la nature distribue relativement à chaque homme, que veut-il encore? que demande-t-il? L'expérience ne lui a donc pas appris qu'on ne tient qu'à ce qu'on n'a pas, et qu'on s'en fatigue presque aussitôt qu'on le possède! Sans parler des moyens également partagés pour arriver à l'éternité, la satisfaction de cette envie procurerait-elle le bonheur? Cet or, ces richesses, cette maîtresse, amèneront-ils la félicité pure ou le dégoût et une nouvelle suite de désirs intarissables?

DE LA JALOUSIE.

Quant à cette soif de posséder ce dont nous n'avons pas besoin se joint la douleur de le voir posséder par d'autres, cela s'appelle jalousie, digne et cruelle compagne de l'envie.

Le philosophe n'est pas jaloux, il tient en trop petite estime les choses de la vie pour les envier à qui que ce soit. Il se contente de ce qu'il a, sait se passer de ce qu'il n'a pas, et reçoit les biens et les maux comme conséquences de son être, attendant paisiblement le jour de délivrance.

Une des plus grandes imperfections de l'homme est de se former des tourments imaginaires quand il n'en a pas de réels. Il se désespère du bonheur arrivé même à son ami, (que serait-ce si au lieu d'un ami c'était un ennemi !) encore que ce bonheur n'eût pas pu arriver à lui-même s'il n'eût pas été le partage de son ami. Est-il besoin d'y regarder bien attentivement pour apercevoir la bizarrerie d'un pareil tourment.

Que je voie un millionnaire trouver une somme qui serait un trésor pour moi, cela ôtera-t-il de ma poche un denier? Qu'il habite un palais, moi une cabane, cela ôtera-t-il un brin de paille à mon chaume? Qu'il soit comblé d'honneurs, que je passe inaperçu, quand je me rendrais mille fois plus malheureux intérieurement, cela intervertira-t-il l'ordre que la nature a disposé? Est-ce en me jetant la tête après les pierres que je lui retirerai la possession de ce qui cause ma douleur ou que j'acquerrai le moyen d'en avoir autant?

Passion inconcevable et dangereuse que la jalousie, quand elle n'est pas le produit d'une digne émulation à briller entre tous par ses vertus, mais le désespoir de voir le bonheur d'un autre.

DE L'AMOUR.

L'amour n'est peut-être pas la plus redoutable des passions, mais elle en est le plus souvent la plus égoiste, la plus opiniâtre, la plus lancinante. L'homme qui aime profondément n'est guère capable que d'aimer. La personne aiméeoccupe toutes ses pensées, s'empare de ses sens, il ne voit, il n'entend, il ne contemple plus qu'elle. Le reste lui devient indifférent. Il ne fait qu'aveo une sorte de dégoût ce qui n'a pas elle pour but. Elle est mêlée dans tous ses plans, occupe toujours la première place, est la maîtresse absolue de sa volonté, pourvu que de son côté elle ne s'en soit d'abord fait l'esclave. Un coup d'œil, un signe de la personne aimée suffit pour tenir en haleine le cœur de celle qui aime. Elle y rêve toute la journée et vit avec l'espoir de le voir se renouveler. Mille choses peuvent la distraire des idées envieuses et jalouses : celles d'amour vrai ne peuvent l'abandonner. Au milieu des plus graves occupations, à la nouvelle inattendue de

grands biens, de grandes catastrophes, elles ne cessent d'éclairer un petit coin dont elle ne peut cacher entièrement la lumière.

Ceci est dit de l'amour pur, platonique si l'on veut. L'amour qui a en vue la possession immédiate, a des pensées différentes sur beaucoup de points, mais qui en viennent aussi à l'envahissement de toute la machine.

Joignez à ce pâle tableau des effets de l'amour, la cruelle jalousie qu'il amène presqu'inévitablement, et voyez combien est à redouter, digne d'être combattue cette dangereuse passion.

Il y a un seul cas où il soit permis de s'abandonner à l'amour, qui doit être considéré comme une des mille facettes de la pierre de touche de notre vie, c'est quand le mariage est le but qu'on se propose. S'il est faisable et convenu, pourquoi ne pas se laisser aller à cette passion qui offre tant de roses au milieu de tant d'épines, et dont on aperçoit l'issue. Mais c'est là tout, et quand au lieu du mariage on n'est mû que par un désir effréné de posséder le bien d'un autre, de perdre une personne, de troubler une famille, on doit tâcher de guérir de cette passion comme on cherche à guérir d'une maladie corporelle, et employer des remèdes d'autant plus aotifs que la plaie est plus grande.

Mais comment l'oublier, elle est si belle, si bonne, si spirituelle, si agaçante! Son caractère s'adapte si bien à mon caractère! Son air est si doux pour moi, si sévère pour les autres! Non, je ne puis fuir ce regard qui m'enlève de ce monde, je ne puis dédaigner ce sourire qui est devenu la joie de ma vie, je ne puis mettre à la fois tant de deuil dans mes pensées, parfois si joyeuses, pleines d'espoir. Pourtant je voudrais subjuguer cette passion qui m'enchaîne en tout, quoique avec des liens de fleurs, où en sont les moyens? Je l'aime, qui peut m'apprendre la possibilité de ne l'aimer pas?

On ne saurait nier qu'il est peu de raisonnement à tenir à celui qui aime; le raisonnement et l'amour sont antipathiques, toutefois, s'il lui voulait bien prêter un instant, voici ce qu'il lui dirait : Celle que tu aimes est accomplie, soit; d'autant plus accomplie que tu l'aimes, admettons qu'il en soit ainsi, cela n'est pas une raison; si elle ne doit pas devenir la compagne légitime de ta vie. Songe que tu dois mettre tes forces entières à chasser

cette femme de ta pensée, comme tu les dois employer à faire honneur à ta famille, à tes affaires; comme l'ivrogne doit les employer à casser sa bouteille; le haineux à aimer son prochain. Songe que l'oubli, le délaissement de cette femme, est un travail qui t'est imposé, aussi bien qu'à un autre un fait glorieux à exécuter, une conversion à opérer, et qu'il y a autant de mal à toi à passer ton temps à rêver, à faire la cour à cette femme, qu'au missionnaire qui, au lieu d'apprendre la religion aux sauvages, ferait de la botanique sa principale occupation. Que si tu ne peux enfin empêcher tes pensées d'être sans cesse avec elle, tu fasses au moins en sorte que tes actions n'y répondent pas. Si le souvenir de ta belle ne quitte pas ta tête, ne peux-tu pas avec un peu de courage ne pas faire une lieue pour dévorer un de ses regards. Et, sois tranquille, l'amour quelque violent, quelque profondément incrusté qu'il soit, est un mal guéri par bien des remèdes d'une efficacité non douteuse. La séparation et le temps, sans en vouloir citer beaucoup d'autres, s'ils ne ferment pas toujours radicalement la plaie, viennent remplacer par un mal bénin cette fièvre maligne. Puis, pour nous servir d'une expression consacrée, généralement un clou chasse l'autre, et on peut s'en rapporter à l'instabilité seule des choses humaines pour détruire cet amour qui paraît aujourd'hui inextinguible et qui demain peut-être sera un vague souvenir.

Celui qui veut faire le bien ne doit pas le faire à moitié; il ne doit pas s'arrêter à ses premières notions, mais sonder tout ce qui a avec lui quelque rapport. Ainsi, dans cette passion d'amour, il ne suffit pas de l'étouffer en soi, de ne pas s'y abandonner, d'employer tous ses efforts à la vaincre; pour la tranquillité de sa conscience il faut aussi ne pas faire naître cet amour, s'il n'a pas le mariage pour but, dans le cœur de la personne qui nous a frappé, ni dans celui d'aucune autre, quand faire se peut, ne l'attirer par aucun moyen ou le rompre tout à coup si nous prévoyons qu'il en doive résulter quelque fâcheux événement.

DE LA HAINE.

Il serait difficile de définir la passion dont les effets sont les plus funestes, de la haine ou de l'amour, en maux réels et fictifs.

La haine a cela pour elle qu'elle est froide, calculée, forcée, hideuse. Les tourments qu'elle procure doivent être, croyons-nous, plus actifs et plus grands.

L'amour laisse après lui quelques instants de plaisir, quelque secrète joie, quelque peu de délices, qu'un rien suffit à faire naître, et qui dédommagent un peu des pensées amères et des préoccupations qu'il donne ; la haine offre aussi des instants de satisfaction, mais quelle triste satisfaction que celle puisée dans le malheur arrivé à la personne qu'on hait.

Quand on hait quelqu'un, on le hait soit par instinct, soit parce qu'il nous a causé quelque préjudice : dans le premier cas, cette haine sans motif n'est jamais grave ; c'est une espèce de caprice qui cependant se rencontre assez fréquemment. On voit une personne pour la première fois, elle vous est antipathique ; vous la revoyez plusieurs fois, vous ne lui avez jamais parlé, vous ne devez avoir aucun rapport avec elle, et vous la haïssez. Il faut encore mettre cela au nombre des infirmités de la condition humaine, et ne pas s'égarer dans cette folle voie ; dans le second cas, en admettant qu'on ait un motif réel, accompagné des raisons les plus aggravantes, pourquoi encore haïr celui qui nous a fait du mal. Pour nous en venger ? Et quel soin laisserons-nous donc à Dieu si nous nous emparons de ses attributions ? Nous n'espérons pas châtier le coupable avec la même justice et la même rigueur que Celui qui pèse tout dans une juste balance, et nous sommes sûrs que justice sera faite.

Nous savons combien est fragile et étroite la perception humaine ; que nous prenons souvent pour un grand mal, ce que nous prendrions pour un grand bien s'il nous était possible de le voir avec d'autres yeux que ceux du principe vital, car la conscience ne pousse jamais à la haine ; que l'homme que nous tenons pour notre plus grand ennemi, deviendrait ainsi notre meilleur ami.

Si en tout nous marchons à tâtons, serait-ce dans la haine seule que nous agirions avec pleine assurance. La vengeance ne diminue pas notre mal, et ne fait que nous laisser le remords tardif d'une mauvaise action, au lieu de nous donner la satisfaction d'avoir libéralement pardonné.

Aucun n'est exempt de défaut. C'est peut-être le défaut de celui qui a commis envers nous quelque injure qui l'a porté à ainsi faire, pardonnons-lui, et ne le haïssons pas, combien en avons-nous nous-mêmes à faire pardonner. Il est probable que si cet homme qui nous a offensé s'était trouvé dans un cas, à notre égard, qui eût pu faire ressortir la bonté de son caractère, il nous eût autant fait de bien qu'il nous a fait de mal.

En cela d'ailleurs comme en l'amour, comme à peu près en toutes les passions, si nous ne pouvons chasser ces pensées de haine, que nos paroles et nos actions ne l'enflamment pas, et nous verrons que les préoccupations, le temps enfin, finira bien par les dissiper.

Être haineux, c'est se rendre malheureux à plaisir. On ne cesse de se plaindre du mal répandu sur la terre, et on cherche tous les moyens de se créer des maux chimériques quand il n'en existe pas de réels, et ceux qui sont fictifs sont ordinairement les plus dangereux dans leurs effets, les plus insupportables, car la pensée leur donne dans le vide des proportions colossales. Au lieu de laisser la haine nous servir de ligne de conduite, ne vaut-il pas mieux oublier, nous en rapporter à la justice divine ; si nous avons quelque moyen de vengeance, le briser ; si nous n'en avons point, abandonner la poursuite d'un objet chimérique?

Dût l'offenseur avoir causé la ruine de notre maison, mis le trouble, la mort, le déshonneur dans notre famille, quand nous aurons fait pour ce misérable ce que permettent les lois, ce ne sera pas en nous obstinant dans une haine profonde, au lieu de songer à un but plus élevé, que nous pallierons davantage le mal qu'il nous a fait.

Ce n'est pas pour les voir se haïr mutuellement, mais pour s'aimer étroitement les uns les autres que Dieu a donné à l'homme l'instinct de s'assembler. N'y aurait-il que cette preuve de la volonté de Dieu de nous voir unis, qu'elle devrait suffire à éloigner la haine de nos cœurs et à nous faire pardonner.

La plupart trouvent le bonheur au sein de la société, la haine est antisociale, le devoir de chacun est donc de la combattre avec vigueur, de suivre les bons exemples, non les mauvais, de ne pas agir de représailles, cherchant à crever un œil à qui nous a

rendu borgne, mais de l'amener à regretter ce qu'il a commis, et à compenser par une vie à l'abri de reproches la perte qu'il nous a causée.

Et pour cela aussi, si nous nous rappelons la petitesse des biens et des maux de cette vie, nous trouverons que notre haine n'est pas proportionnée au mal qui l'a fait naître, mal que nous grandissons démesurément en notre pensée, ou que nous dénaturons dans la faiblesse de notre jugement.

DE LA GLOIRE.

De toutes les passions, la plus vaine, la plus futile, est bien sans contredit la gloire.

Beaucoup d'une nature supérieure, qui sacrifieraient leur fortune, leur bonheur, leur vie pour suivre en tous points la voix de leur conscience, mettent pourtant tout cela à satisfaire la gloire qu'ils recherchent, et tiennent essentiellement aux honneurs de l'immortalité. Avoir un nom vénéré d'âge en âge est une très-belle chose vraiment, elle est une des plus grandes félicités terrestres, mais purement terrestres, partant excessivement minimes, et celui qui, tout en courant après la gloire, a su gagner la vie de l'âme, doit trouver, outre-tombe, des félicités auprès desquelles celle-ci qu'il tenait pour suprême, sur terre, n'en connaissant pas d'autre, est bien peu de chose.

L'immortalité n'est pas un bien si difficile à acquérir; mieux vaut revivre par l'âme que revivre par le nom.

Briller avant sa mort par de grandes vertus, par un dévouement sublime à sa patrie, à sa famille, est très-méritoire, mais en général, ce ne sont pas ceux-là les hommes vraiment utiles à la société qui envient ce parfum de gloire, peu leur importe l'adulation : ils fuient le bruit et les louanges et ne demandent les lauriers des hommes, attendant ceux de Dieu.

Que celui qui recherche une vaine gloire dès son vivant y prenne garde, c'est là une passion entraînant à l'abîme comme les autres, et si au lieu de songer à remplir sa tâche on ne songe qu'à être prôné par les mille bouches de la renommée, il serait préférable d'être le plus obscur des hommes.

La gloire n'est pas à l'abri d'amertume dès cette vie même : au milieu des louanges les plus flatteuses se fait entendre souvent la voix aigre de l'envie, qui raille, qui mord au cœur, et dont les sarcasmes sont d'autant mieux sentis que les louanges ont fait monter le glorieux plus haut dans sa pensée, car c'est encore là une mauvaise influence de la gloire de lui élever un piédestal d'une hauteur tellement fantastique, qu'il se croit assurément supérieur aux autres hommes de toute l'élévation sur laquelle on l'a hissé, qu'il ne fait rien pour le devenir réellement, tandis qu'il n'est pas plus grand que le dernier entre tous. C'est à la mort qu'il doit sortir péniblement de son rêve fastueux ! Son âme ne s'envole pas plus dorée, parée, galonnée, ointe comme l'était son corps, que l'âme du pauvre n'emporte les sabots, les haillons de celui qu'elle dirigeait, et Dieu ne juge pas l'habit mais l'action.

Quels biens peut procurer la gloire ? Des biens physiques ou des biens imaginaires; de l'argent ou des hommages : de l'argent qui rend si ardue la route qui mène à l'immortalité de l'âme; des honneurs qui enivrent à tel point qu'on ne songe plus qu'à être porté en triomphe.

Il arrive quelquefois qu'à la suite de quelque beau fait, la gloire entre inopinément chez ceux mêmes qui la souhaitent le moins ; c'est à eux d'agir avec elle, comme ils eussent agi avec l'envie, la haine, si elles fussent venues frapper à leur porte, c'est-à-dire de ne pas s'y adonner aveuglément, s'en rapportant au temps pour amener avec l'oubli la tranquillité.

DE LA SUPERSTITION.

Pour traiter de ce mot dans son acception générale, il faudrait toucher à la plus grande partie des croyances religieuses des hommes : presque toutes sont superstitieuses, car on doit

tenir comme telles celles qui s'étendent hors des choses purement naturelles.

Chaque sectaire considère fondée la foi qu'on lui a transmise, et appelle superstition celle d'une secte opposée. Le plus souvent sous des noms différents tous deux sont dans l'erreur.

Nous avons déjà considéré l'homme dans sa grandeur et dans sa petitesse, nous avons vu les causes qui font que Dieu ne s'occupe point immédiatement des hommes, nous mettrons donc de côté la superstition qui a pour objet les prophètes de tous les temps et de tous les pays, les messagers de Dieu sur la terre, les illuminations subites chez quelques privilégiés, les miracles, ce pouvoir qu'on a laissé s'arroger à certains individus d'être les représentants de l'Éternel. Nous ne parlerons que de la superstition touchant aux petites choses de la vie humaine, c'est-à-dire de la foi aux rêves, aux revenants, aux sorciers, aux signes, aux prodiges.

Beaucoup souriront à l'énumération de ces croyances puériles et diront qu'elles ont disparu avec le moyen âge. C'est une erreur, hier encore elles étaient dans toute leur force et ne sont pas encore entièrement perdues aujourd'hui.

Voyons d'abord l'attention qu'on peut donner aux rêves.

Le principe vital est répandu dans chaque partie du corps, mais est disposé de telle sorte qu'il puisse s'enfuir d'une partie sans que les autres en soient frappées. Pendant le sommeil, les yeux, les oreilles, ne voient et n'entendent plus; l'imagination dont le siége est au cerveau, comme le siége de l'odorat est dans le nez, par exemple, cesse aussi ses fonctions; mais de même que quelque cause peut réveiller les autres sens, quelque cause cachée ou apparente peut réveiller l'imagination, qui alors travaille seule, ainsi qu'on peut voir sans entendre; sentir sans voir, toucher ni entendre. C'est à ce réveil de l'imagination que nous devons les rêves, pensées ordinairement contre toute raison, parce que n'étant plus guidée par la conscience, et n'ayant plus les autres sens pour régulateurs, l'imagination va se perdre dans des chimères dénuées de tout bon sens; voilà pourtant sur quelles folies extravagantes, sur quelles idées vagabondes tant de gens se fondent encore pour craindre ou espérer, faire ou ne faire pas.

Quelle est la plus insensée, de l'imagination qui bat la campagne pendant le sommeil, ou de celle qui fait attention à ses rêveries au réveil ?

Les lumières ont porté un coup mortel aux revenants, et à part quelques âmes craintives, hardies au jour, tremblantes la nuit, qui voient dans chaque arbre un fantôme, qui entendent dans chaque bruit la voix plaintive d'un revenant; on les laisse bien tranquillement reposer en terre, et toutes ces ombres qui rôdent, et toutes ces âmes qui errent, ont plus erré et rodé qu'elles ne le feront jamais.

Il n'en est pas de même des sorciers. Plusieurs ont un faible pour connaître l'avenir, pour se plaire à y croire s'il est brillant. Autrefois on les brûlait ces prétendus affidés du diable, de nos jours on les traduit en police correctionnelle, bientôt on les laissera prédire à leur aise, car le bon sens public, qui a déjà fait justice sur tant d'erreurs oiseuses, finira par agir de même à leur égard. Quand le moindre fait tient à une multitude de causes, dont une seule dérangée fait dévier la machine; quand Dieu lui-même ne veut pas connaître, ne connaît pas l'avenir, du moins par rapport au particulier, quelque pauvre hère lirait dans de sales cartes les destinées du monde !

De nos jours a paru une variété, le somnambulisme, le magnétisme. Lorsque ce n'est qu'un moyen de distraction, ou de tirer de l'argent aux badauds, on en rit, mais il est vraiment nuisible quand on le porte au delà de ces bornes.

Telle personne éveillée n'est pas capable de lier deux idées raisonnables, qu'est-ce que cela doit être quand elle est endormie, — en suppposant que ce qu'on en dit soit vrai ; — c'est avec beaucoup de croyances pareilles que nous reviendrions à grands pas à un second moyen âge. Les mystificateurs font les mystifiés, mais ce sont aussi les mystifiés qui font les mystificateurs; qu'ils s'en prennent donc, de la tromperie qu'ils ont endurée, à leur petite imagination, avide de merveilleux, de folie, de tromperie, et si rechignés pour les vérités authentiques.

Il y a encore les signes, non plus les signes de l'ancienne Rome, les poulets qui décidaient la paix ou la guerre, selon qu'ils mangeaient ou ne mangeaient pas, selon aussi qu'ils avaient préala-

blement mangé ou mangé pas ; mais les signes que Dieu nous envoie, dit-on, comme avertissements célestes. Une serviette tombe-t-elle du dossier d'une chaise sans cause apparente ; le hasard place-t-il en croix une fourchette et un couteau : en voilà assez pour nous avertir qu'un malheur nous menace, que Dieu est colère contre nous. Célèbre-t-on une fête, s'il fait beau, c'est Dieu qui a commandé tout exprès ce soleil radieux. Mais quand il fait mauvais ? — Commet-on un acte criminel, si le temps se couvre tout à coup, qu'il tonne, c'est Dieu qui a changé la température pour menacer. Mais si elle ne varie pas du beau fixe ?

Et le sel répandu sur la table, et la chaise qu'on fait tourner sur un pied, et treize à table, et s'il pleut le jour de la Saint-Médard, et tant d'autres rêveries enracinées dans le cœur de plus de gens qu'on ne croit, qui ne sont pas très-nuisibles, il est vrai, qu'on devrait extirper néanmoins comme indignes de la perception que Dieu nous a donnée.

Pour les prodiges que nous voyons arriver dans la nature, attribuons notre impossibilité de les expliquer à notre ignorance en physique, non au dessein de Dieu de nous transmettre ses volontés, ses satisfactions, ou ses déplaisirs. Ne soyons point aussi naïfs que cette personne qui, le lendemain de la fête du couronnement de la vierge de Rumengol, en basse Bretagne, attirait, dans un journal de Quimper, l'attention publique sur un prodige arrivé vers le soleil, et qu'il annonçait comme un miracle visiblement envoyé par Dieu en signe de réjouissance. Que penser de cela ? On couronne une statue, et le Tout-Puissant met des ronds autour de son soleil. Ailleurs, dans le midi de la France, et le même jour, on a aussi observé ce phénomène, et on lui a donné le nom qui lui est propre. Est-ce aussi une marque de réjouissance donnée pour le même motif à des gens qui ne sauront jamais qu'on a couronné une vierge à Rumengol ?

La superstition a cela de très-funeste qu'elle détache des objets réels pour attacher aux objets chimériques. Le superstitieux est toujours à craindre des désagréments qui n'existent que dans sa cervelle, et se laisse facilement entraîner de la voie du bien où il marchait, par quelque présage dénué de fondement toujours, souvent de sens commun.

On ne doit pas prendre la règle de sa conduite sur les événements, quelque bizarres qu'ils paraissent, on doit marcher franchement dans la route frayée devant soi, ne pas craindre les loups garous, se garer des fantômes, écouter ce que disent les rêves, ou s'évanouir parce qu'une salière sera tombée sur la table un vendredi.

En ce cas, il nous semble préférable de pécher par un manque de foi, que par un excès de confiance dans toutes les sornettes qu'on nous débite.

DE LA PRIÈRE.

Prier Dieu pour lui demander qu'il nous accorde quelque faveur est très-présomptueux, très-ingrat, et dans tous les cas très-inutile. Pourquoi prie-t-on Dieu? Pour l'amener à nous accorder des biens physiques ou spirituels dans ce monde ou dans l'autre. Mais aux yeux de Dieu les biens physiques sont-ils assez grands pour qu'il nous les donne en récompense de nos vertus? Non. Les biens spirituels ou d'après notre mort peuvent-ils s'acquérir autrement qu'en suivant rigoureusement la voix intérieure? non. Dieu ne veut pas nous ôter le mérite d'avoir surmonté les écueils de la vie en cédant à nos prières des moyens plus efficaces d'y parvenir; il ne peut pas changer le cours des choses que sa sagesse a établi de toute éternité.

Demander autre chose que ce que nous avons, n'est-ce pas une espèce de reproche envers l'Éternel, qui pourrait nous donner la satisfaction de nos désirs matériels et qui ne le fait pas? N'est-ce pas être ingrat que de ne pas tenir comme un assez grand bienfait la faculté que nous avons d'aller à la vie de l'âme et les jouissances que la terre nous a déjà procurées?

Il n'y aurait qu'à oublier pour un instant la routine que chacun suit machinalement, et les grandes phrases qu'on a faites à ce

sujet pour en découvrir la vanité. Quand on adresse une prière au Ciel, ce qu'on demande devait arriver ou arriver pas sans le secours de cette prière. Devait-ce arriver? la prière était inutile. Devait-ce arriver pas? la prière est plus inutile encore, car il faudrait pour que Dieu nous accordât ce que nous lui demandons qu'il bouleversât l'ordre de la nature, qu'il remît la main à son œuvre pour en disposer les rouages d'une autre façon.

La terre, par exemple, après une longue sécheresse a besoin de pluie, on prie Dieu qu'il fasse pleuvoir; les jours pour lesquels on demande de l'eau devaient être, en effet, des jours de pluie ou des jours de beau temps : si des jours de pluie, il aurait plu quand même; si des jours de beau temps, l'Éternel ne rompra certes pas l'ordre préétabli, et en faveur de quoi? Des prières le plus souvent banales et affectées des hommes.

Et qu'arriverait-il si, dans le même temps, d'autres hommes aussi pieux que les premiers, et pour un motif aussi louable, l'aient, avec le même cœur, prié qu'il fasse soleil? dans quel embarras Dieu ne serait-il pas placé? à qui accorder la préférence? qui craindre de mécontenter? Il devra alors faire pleuvoir dans un champ et accorder en même temps le soleil à un autre. Puis on le remerciera de la soumission qu'il aura mise à nous écouter et d'avoir pour quelques paroles, souvent dites en une langue inconnue, changé le cours et l'ordre des choses. Certes il faut que l'aveuglement soit bien grand parmi les hommes pour que la philosophie ait tant de peine à le dissiper.

Il est certain qu'il serait plus agréable, quand on a quelques difficultés à surmonter pour arriver à un résultat heureux, de prier humblement Dieu de nous donner le fruit du travail sans en avoir la peine, de demander à ce qu'on casse la coque et qu'on nous en donne le noyau, et moins fatigant de se livrer à des prières et à des jeûnes qu'à un travail dur et assidu; mais il n'en est point ainsi, et à moins que ceux qui se fient complaisamment là-dessus y ajoutent une foi vraie et sincère, il leur sera demandé compte du temps perdu en prières oiseuses quand leur temps aurait dû être employé plus fructueusement ailleurs.

On ne doit pas non plus se rapporter pour la vie de l'âme aux prières faites à notre intention après la mort. On éprouverait une triste et cruelle mystification. L'homme tient-il religieusement

pendant la vie l'emploi qu'il s'est senti destiné à remplir, la vie de l'âme lui est donnée; ne l'a-t-il pas rempli, les prières du monde entier ne le retireraient pas de la réprobation. Dieu est miséricordieux, il est juste aussi, et sa miséricorde n'efface jamais sa justice.

Comment concevoir, même en y mettant une bonne volonté sans limites, qu'un riche qui mourra presque coupable ira au ciel à force d'argent et de prières — deux choses qui vont rarement l'une sans l'autre — plus promptement qu'un pauvre gueux qui, mort dans les mêmes conditions relatives, n'aura pas laissé assez d'argent pour se faire enterrer, pour faire intercéder auprès de l'Éternel?

Il semble puéril d'écrire de pareilles choses si bien pleines de ridicule, et pourtant qui ne va pas porter son or, s'imaginant avec le concours de ce puissant agent faire entrer d'emblée quelqu'un des siens dans l'éternité?

La parfaite exécution de la mission qu'on se sent obligé d'accomplir, voilà la plus sublime prière qu'on puisse adresser à Dieu.

Nous ne voulons pas dire par là que l'homme ne doive jamais penser à Dieu, ce serait demander une chose impossible et pernicieuse. Il y a des moments où soit brisé par le malheur, soit enivré de joie, il a besoin de se replier sur Celui qui lui a donné l'être pour étancher son âme qui déborde de fiel ou d'amour. Nous voudrions au contraire que ce soit sa principale pensée, qu'en lui il ne cesse de voir le consolateur, le protecteur, le juge miséricordieux qui donnera de si amples dédommagements à nos prières pourvu que nous les méritions, le juge terrible qui nous refusera le bonheur d'outre-tombe si nous nous sommes abandonnés sans retenue à celui d'ici-bas; mais non le distributeur quotidien des plaisirs terrestres et l'auditeur constant de nos prières.

Il y a également orgueil de la part de celui qui au lieu de s'humilier devant l'Éternel, de rapporter tout à lui, le remercie fièrement des biens qu'il lui accordés. Encore une fois ce n'est pas Dieu qui l'a distingué dans la foule pour l'élever, pour le faire goûter au bonheur.

Vous dites que c'est de la grâce de Dieu que vous tenez un

trône, que c'est lui qui vous a miraculeusement sauvé d'une grave maladie, qui vous a doué d'un grand esprit, et vous l'en remerciez; mais si c'est de ces dons qu'on le doit remercier, que ferai-je, moi qui suis né dans un état tout à fait opposé?

DU SCANDALE.

Le plus grand forfait qu'un homme puisse commettre est le scandale dans ses mille variétés. Malheur à qui en fait un jeu et qui le cause inconsidérément. Ce sera de tous ceux qui ont mal vécu celui dont la punition sera la plus terrible.

L'assassin, le voleur, qui reçoivent d'ailleurs de la société le juste châtiment de leur crime, peuvent trouver grâce devant celui qui seul connaît tout, qui tient la juste balance. Ils ont commis un crime atroce, il est vrai, ils ont porté le deuil, la ruine dans des familles, la honte dans la leur; mais à un nombre limité d'individus s'arrêtent le plus souvent les tristes conséquences de leur forfait. Le scandale, lui, rarement atteint par les lois humaines, comme si elles le réservaient à la justice de Dieu, aura bien de la peine à trouver excuse devant elle après avoir perverti par ses paroles, ses écrits, ses exemples, des milliers de personnes qui en corrompront des milliers d'autres, et cela de siècle en siècle si celui qui a causé le scandale a eu assez d'un faux génie pour l'immortaliser.

Que de crimes n'auraient pas été commis! que de gens ne seraient pas montés sur les échafauds, n'auraient pas rempli les bagnes, s'il ne s'était pas trouvé un homme sur leur route pour les entraîner loin du droit chemin.

Dieu leur tiendra compte sans doute de cet obstacle qui s'est présenté à eux; mais quelle peine infligera-t-il au scandaleux qui porte partout avec soi le scandale par méchanceté, par désœuvrement, avec connaissance du mal qu'il peut faire?

On doit éviter de causer même le plus léger scandale en quelque genre que ce soit; car une pensée insolite, un mauvais exemple, une phrase malsaine, peuvent germer dans un cœur qui paraît inculte, s'y développer et lui donner la mort, et prendre d'autant plus garde à l'éviter que c'est le forfait dont on semble se soucier le moins, quoique ce soit celui dont les effets sont le plus funestes.

DE LA FIN DU MONDE.

Si l'on demandait à ceux qui ont avancé que le monde finirait, et à ceux que le monde ne finirait pas, sur quelles données ils se sont fondés pour affirmer avec autant de calme une chose si impossible à savoir, ils s'appuieraient sans doute sur la révélation, ou recommenceraient chacun, de son côté, l'énumération de leurs déductions là-dessus, et ils s'en trouverait autant qui donneraient de bonnes raisons contre, que d'autres qui donneraient de bonnes raisons pour.

Pour nous qui ne croyons point à la révélation, et qui croyons que la vie des hommes est si faible, si bornée que les arguments qui semblent les mieux fondés ne sauraient l'éclairer, nous nous garderons bien de formuler une opinion déterminée à ce sujet. Il est d'ailleurs bien entendu que c'est un point qu'il ne nous importe en rien de connaître, et c'est pour cela que Dieu n'a pas daigné nous le révéler comme il nous a révélé sa propre existence, celle de notre âme, comme aussi il ne nous a pas révélé ce qui n'aurait servi qu'à flatter notre petite curiosité.

Serions-nous plus sages, travaillerions-nous avec plus d'ardeur si nous étions sûrs que ce monde finira ou ne finira pas? Qu'e ne serait-ce plutôt qu'une mince satisfaction donnée à notre désir de tout connaître; encore qu'en compensation il nous reste le plaisir de pouvoir discuter là-dessus toute notre vie?

Cependant, sans rien affirmer, nous nous permettrons d'énoncer la supposition qui nous paraît le plus vraisemblable, c'est-à-dire que le monde ne rentrera plus dans le néant, parce que nous ne comprenons pas que pour quelques milliers d'années Dieu ait rompu le calme dans lequel on veut qu'il ait été avant la création du monde. Que penserait-on du statuaire qui, après s'être complu à faire un chef-d'œuvre, le briserait inconsidérément?

Mais, pourra-t-on répondre, ne peut-il pas ne l'avoir créé que pour un temps donné, l'anéantir au terme arrivé, et en faire jaillir un autre de sa toute-puissance? Il est visible que le plus haut point de perfection auquel puisse atteindre l'humanité, est le travail qui lui est imposé; une fois ce degré de perfection conquis, il faudra donc que Dieu rejette ce monde dans la barbarie, sinon dans le néant, pour qu'il ait à recommencer; car arrivés là, les hommes ne trouvant plus d'obstacles à surmonter seraient victorieux sans combats : ce qui ne peut être le but de la nature.

Pour le premier chef ce ne serait pas un anéantissement, mais un simple changement qui ne détruirait pas la continuité; pour le second nous avons vu jusqu'ici des cataclysmes de la nature, qui a ses moments d'effervescence comme tous les corps en général, venir, de loin en loin, embarrasser la voie du progrès; et en supposant que l'humanité marche sans cesse dans sa route d'un pas assuré, elle aura toujours à faire pour arriver à la perfection, ainsi que nous l'avons déjà vu, partant toujours à travailler, d'un travail relativement aussi pénible que celui qu'on a à soutenir dans le siècle corrompu où nous vivons.

Alléguera-t-on la méchanceté des hommes pour attirer de Dieu ce néant prématuré? Ce n'est pas dans ce monde qu'il les frappe, c'est dans l'autre : non dans sa colère, mais dans sa justice. Il est même très-inconvenant de dire que l'homme s'attire la colère de Dieu. Le philosophe est-il colère parce qu'on lui dit une injure? Il peut châtier; il ne sort pas de son caractère, et Dieu ne fait pas attention à nos méfaits, autrement que pour nous en punir en particulier.

A chacun selon ses œuvres.

DE LA MORT.

La mort ne serait pas la chose dont l'homme s'effraye le plus, que ce serait celle que le juste attendrait le plus impatiemment et qu'il recevrait avec amour. Nous entendons par là le moment qui voit le passage de la vie à la mort, non les souffrances qui le peuvent précéder.

Qu'est-ce qu'il y a donc de si redoutable dans la mort pour que son nom seul glace d'effroi, qu'on chasse sans merci les pensées qui s'y voudraient arrêter, qu'on frémit en pensant au moment où sonnera la dernière seconde? L'instinct de la conservation, la peur de l'inconnu, l'abandon des plaisirs terrestres, de sa famille, des honneurs, de ses affaires inachevées, voilà, croyons-nous, quelques-unes des causes qui contribuent à entretenir d'âge en âge cette horreur si imméritée qu'inspire la mort.

Pour tout homme qui a mal vécu, qui s'est fait un paradis de la terre, qui a douté, le moment de la mort est en effet un moment effroyable; il sent lui échapper ces plaisirs auxquels il s'est livré corps et âme, il tremble d'entrer dans un sommeil dont il ne connaît pas le réveil; les idées fausses qu'il s'était forgées ou qu'il avait prises inconsidérément du premier venu, perdent tout à fait leur clarté douteuse; elles se confondent dans sa tête avec les principes de morale qu'on lui a appris dans son enfance, et qu'il a entendu répéter dans le monde par les hommes de bien : ceux-ci l'emportent sur les autres, et découvrent l'horrible spectacle de l'abîme qu'il s'est creusé. Rien ne saurait calmer sa douleur vertigineuse, et son instinct ne le trompe pas; il ne sort de cette vie que pour aller en porter la peine dans une autre, ou mort corps et âme, être mis au rang des brutes comme lesquelles il a vécu.

Pourquoi le juste, quoique dans des proportions moins grandes, il est vrai, conserve-t-il de telles appréhensions? Il a l'instinct de la conservation. Mais n'est-il pas conservé? Qu'entend-il par

moi? Est-ce l'âme ou le corps? Ce n'est pas le corps; car alors il aurait rapporté tout à lui et ne serait pas juste : c'est donc l'âme. L'âme ne meurt pas; le moi est donc conservé. Celui qui possède le véritable instinct de la conservation est celui qui songe à la conservation de l'âme, non à celle du corps.

L'inconnu dans lequel il va entrer l'effraye. Cette crainte à un moment pareil est excusable; Dieu la lui pardonne sans doute, quoique très-offensante par le manque de confiance en lui. Quand nous attendons une fortune, quelque sûrs que nous soyons qu'elle nous arrivera, nous tremblons néanmoins qu'elle ne nous échappe. C'est donc là une crainte commune à la faiblesse de notre nature.

Les raisons qui nous pourraient rassurer ne manquent cependant pas et sont d'une évidence palpable. Le monde n'est pas la création d'un être méchant ni injuste; nous serons traités avec bonté et justice. Nous ne changeons pas de maître. Celui même qui nous a donné l'âme, ce monde, la famille, disposera de nous après comme avant. Il embrasse et gouverne tous les mondes; nous ne sortirons pas de ses dépendances. Réfléchissons-y un peu : ce qui paraît douteux brillera de clarté; la conviction que nous avons fait notre devoir dissipera ce doute dû à la faiblesse de notre nature, qui s'attache d'ailleurs à tout ce que nous désirons ardemment.

L'abandon des plaisirs, des honneurs, de la gloire, qui offre au sceptique tant de poignantes douleurs, s'émousse beaucoup sur le cœur du juste. Il s'est habitué pendant sa vie à ne les considérer que comme des choses très-secondaires; ce n'est pas pour voir en elles, à la mort, le souverain bien; il les quitte de la même manière qu'on quitte un étranger qui nous a procuré quelques instants de plaisir et qu'on ne doit plus revoir.

Sa famille, ses amis dont il se sépare et qui se pressent en pleurant à son lit de mort, lui donnent bien d'abord le regret de la vie; mais il découvre bientôt une nouvelle famille qui l'attend outre-tombe; il espère les revoir un jour, là où il va être transporté et où il va seulement les attendre. Alors il les regarde une dernière fois, comme il les regarderait avant de partir pour un long voyage, et n'en conserve pas une plus grande peine. Enfin si ses affaires ne sont pas en règle, si sa famille en doit souffrir

moralement et physiquement, il songe à la vanité, au danger des biens matériels, et que Dieu prendra en considération l'état moral dans lequel il a dû la laisser. Si la mort vient l'atteindre avant qu'il ait achevé sa mission, il voit Dieu soulever pour lui le voile de l'avenir.

Que de raisons encore pour embrasser sans effroi, avec délices même, la mort, si cela n'était contre les vues du Créateur, qui nous a mis sur cette terre pour nous éprouver par le malheur! Compte-t-on pour rien les passions qui abîment le cœur, le malheur qui l'amollit, la douleur qui le subjugue? Qu'on récapitule les jours après lesquels on a pu dire : « Aujourd'hui j'ai été heureux, » ceux où on a dû dire : « J'ai été malheureux, » on trouvera que les derniers l'emportent de beaucoup sur les premiers : les peines sur les plaisirs. En vérité, le juste doit-il regretter une pareille vie quand devant lui s'en ouvre une si brillante?

La mort, pour celui qui a bien vécu, est donc un vain mot; il doit l'éviter avec ardeur, afin de pouvoir accomplir le plus de bien possible ; mais quand elle est inévitable, sous quelque forme qu'elle se présente, il doit aussi la recevoir avec une parfaite indifférence, plutôt avec amour.

DES SAUVAGES.

Les peuples civilisés ont, à côté des choses dont ils se glorifient, bien des plaies à cacher, à rougir de bien des coutumes, bien des hontes à essuyer, et, de ces dernières, la moins grande n'est pas l'indifférence parfaite qu'ils témoignent pour les gens qui ne sont pas encore entrés même dans la voie où eux sont déjà avancés.

On est loin d'avoir tout fait en abolissant la traite, en proclamant des lois philanthropiques pour les noirs, en leur accordant tous les jours secours et protection. Tant qu'il y aura des pays,

des déserts habités par des sauvages (pour nous servir d'une expression consacrée), et que des nations civilisées ne partiront pas d'eux-mêmes des milliers de pionniers de toute condition, de toute croyance, pour aller y poser les premiers jalons de la civilisation, qu'elles ne se vantent d'aucun sentiment philanthropique.

Quoi! de nouvelles croisades en faveur des sauvages d'Afrique, d'Océanie, d'Amérique? Ce serait plaisant. Non, ce serait très-juste, très-humain, très à la gloire de ceux qui les entreprendraient. Et nos missionnaires, les oubliez-vous donc? Nous n'avons garde; mais les missionnaires envoyés dans ces pays sont plus qu'insuffisants à cette grande œuvre. Si ce n'était pas une institution aussi sublime, elle serait ridicule, non par la petite quantité de ses adeptes, mais par les règles dont ils ne peuvent s'écarter. On ne peut pas prêcher la morale aux sauvages comme aux peuples civilisés. Les succès qu'ils obtiennent ne répondent pas au mal qu'ils se donnent. On a vu dans ces derniers temps combien sont fausses les conversions que feignent d'adopter les indigènes, et encore combien peu se convertissent à la loi qu'on leur tâche d'enseigner! Ce qui ne tient pas au manque de catéchistes, un seul homme, avec la foi et le génie, peut faire plus que cent mille mercenaires, mais encore une fois aux dogmes dont ils sont obligés de ne pas s'écarter, et qui sont infiniment au-dessus de la portée de leurs pauvres disciples, quelque simples qu'ils puissent paraître à ceux qui leur sont soumis.

La même morale avec des dogmes appropriés à leur esprit, serait beaucoup plus efficace.

Nous demanderions donc une véritable levée de boucliers pour aller porter la civilisation dans les pays immenses qui en sont privés, qu'on enseigne aux barbares toute science, selon l'aptitude qu'ils ont à la recevoir, plus ou moins avancée, quitte plus tard à marcher avec eux dans la voie du progrès.

Ceci étant reçu que tous les hommes sont égaux, on ne devrait pas en considérer la moitié comme des bêtes. Le sauvage le plus stupide qui aura mérité récompense de l'Éternel, aura une place au ciel aussi élevée que le plus éclatant monarque, pour parler par métaphore. Là, plus de diadème, plus d'encens, plus de nudité, plus de barbarie : des substances exactement pareilles.

Pourquoi considérer comme inférieurs, pendant le temps que nous passons avec eux sur terre, ces hommes qui, un siècle au plus avant, et un siècle après, sont rigoureusement nos égaux.

Dieu ne veut pas plus qu'il y ait des sauvages que des voleurs. Il veut voir le progrès avancer en tout, et serait plus flatté de voir un homme aller au loin perfectionner un de ses semblables que de passer sa vie à perfectionner un cheval, par exemple, ce qui arrive habituellement.

On peut alléguer les meilleures raisons du monde, pour tranquilliser sa conscience à cet égard et n'y pas songer. La distance, les difficultés presque insurmontables pour arriver à un mince résultat, le délaissement de sa famille, le manque de ressources, de capacités, de dispositions. Pour celui qui sourira à l'idée seule d'aller porter au loin les premières notions du bien, ce sont là, en effet, d'excellentes raisons; mais pour celui qui a profondément l'amour de ses semblables et veut y sacrifier sa vie, elles n'ont pas de fondement.

La distance de ces pays incultes n'est jamais si grande qu'on n'y puisse parvenir. Pour leur plaisir, beaucoup vont plus loin encore.

Les difficultés ne font qu'accroître le courage et la joie du vrai philanthrope, qui ne voit rien d'aussi beau que de faire du bien à ses semblables. Elles lui donnent une nouvelle force, parce qu'il sent que plus il aura de peine à les surmonter, plus il en tirera de joies intérieures, qui passent bien avant les joies terrestres. Mais ce sont là de ces choses qu'il faut toucher pour être assuré de leur existence. Le religieux ne comprend pas le bonheur qu'on peut éprouver aux plaisirs des sens, le mondain ne comprendra jamais l'immense félicité renfermée dans le cœur de celui qui fait le bien ; il trouve de la satisfaction jusque dans la douleur. Pour lui le résultat le plus mince est encore un résultat : une pierre humble et cachée posée au grand édifice de la civilisation universelle, mais la seule que lui ait demandée le grand architecte. S'il a la force de briser les obstacles, il en remet humblement la gloire à Dieu ; si les obstacles le renversent, il meurt, se reposant dans sa miséricorde, regrettant seulement de n'avoir pu assez faire.

Qui manque de ressources peut en économiser, qui manque de

capacités peut en acquérir, qui se trouve indispensable à sa famille doit songer que pour dix personnes qui se ressentiront cruellement de son absence, des milliers devront leur bonheur à sa présence.

Nous ne nous adressons, bien entendu, en cela, qu'à ceux qui se sentiraient enclins vers cette mission, ceux qui voient leur tâche ailleurs font très-bien de l'accomplir là où elle est.

Quand l'arbre de la civilisation a une fois été implanté en quelque terre, il est très-rare qu'elle le rejette. Ses racines ne font que s'accroître et se répandre lentement, il se peut, mais sûrement. Ce n'est donc pas vers les pays à moitié civilisés que devrait se porter l'attention des philanthropes, mais sur les pays dénués de toute civilisation, et, une fois décidés à aller porter la connaissance de Dieu, les premières notions du bien et du mal, des sciences et des arts, que ce soit leur seule pensée, leur seul souci. Ils sortent dès ce moment du cadre des autres hommes; ils ont une mission plus sainte, plus sacrée, ils deviennent pour ainsi dire des envoyés de Dieu, quoiqu'à la mort, ils ne reçoivent pas de l'Éternel une récompense plus brillante que le sage père de famille qui a vécu tranquillement en donnant de bons principes à ses enfants, semant autour de lui de bons exemples, malgré les maux qu'ils auront endurés. Les biens et les maux de cette vie sont trop peu de chose pour faire pencher beaucoup la balance du divin juge.

Qu'ils n'attendent plus ni plaisirs, ni repos, ni douceur dans ce monde, qu'ils les voient dans l'autre. Leur état normal devient ce qui semble l'opposé de l'état normal chez les autres hommes. Ils devront s'attendre à subir à chaque instant toutes les vicissitudes attachées à la condition humaine. Leur vie se passera au milieu des dangers, des maladies, des cruautés, des déceptions. Ils seront tantôt haïs, rejetés, méprisés ; tantôt frappés, traînés dans des repaires, mourant presque toujours de mort violente : C'est à eux de voir s'ils veulent sacrifier la vie de l'âme à celle du corps en n'accomplissant pas leur tâche, ou sacrifier la vie du corps à celle de l'âme en l'accomplissant.

Qu'ils ne s'effrayent pas d'agir séparément. La meilleure manière de porter la civilisation chez des sauvages disséminés n'est pas d'y aller en grand nombre, les armes à la main. La douceur,

le tact, la persuasion, des bienfaits matériels mêlés avec des bienfaits moraux, peuvent attirer la clémence et l'attention des barbares. Les armes les soulèveront et les feront se réfugier dans leurs tanières. Il ne convient pas d'exterminer un peuple pour l'instruire, mais de l'instruire pour n'avoir pas à l'exterminer.

Que faut-il pour en arriver là ? Se faire recevoir chez quelque tribu, vivre sans répugnance de leur vie, s'initier, se plier à ce qui est établi jusqu'à ce que leur idiome, leurs mœurs, leurs coutumes soient familiers, prendre sur eux une espèce de supériorité; alors leur apprendre les arts qui peuvent être à leur portée, à tirer parti d'objets dont l'ignorance leur avait jusque-là caché l'emploi, commencer à leur donner une première notion du vrai Dieu, l'expliquer peu à peu selon la mesure de leurs idées, frapper, s'il le faut, ces gens grossiers, par quelques faits qui leur paraissent des prodiges, et vous montrent comme le représentant de l'Éternel; étendre la tribu par les moyens les plus doux possibles, lui donner de la stabilité en faisant pratiquer un peu d'agriculture, établir les premières règles du mariage, et surtout transmettre son mandat à ceux qui semblent les plus capables, et leur confier le soin d'aller au loin porter la science que vous leur aurez donnée. En un mot, les mettre dans le chemin qui conduit à la perfection.

Il sera très-ardu d'en arriver à ce point, mais aucunement impossible, et l'importance du résultat doit faire oublier les difficultés.

N'est-ce pas attrayant pour un noble cœur qui comprend la haute égalité des hommes, de participer dans la mesure de ses moyens à ce que des milliers de ses frères travaillent humainement, au lieu de servir de bêtes de somme et de vile marchandise; qu'ils adorent Dieu au lieu de vivre comme la brute; qu'ils aient une épouse respectée au lieu d'une femme avilie, qu'ils forment un peuple au lieu d'un troupeau disséminé.

Tous nos soins se concentrent sur les malheureux de notre pays. Le globe n'est-il pas notre pays, les sauvages ne sont-ils pas de la même espèce que nous, et mieux, de la même famille ?

Qu'on cherche d'en haut, et qu'on découvre cet atome qu'on appelle terre et les hommes remuer sur sa surface comme des fourmis dans leur fourmilière, quelle distance nous sépare, peu-

ples sauvages et peuples civilisés! Quelle différence sensible vous distingue à l'extérieur et à l'intérieur! Ah! vous avez bien raison de dire que vous n'appartenez pas au même genre, quoique vous marchiez tous sur deux pieds, que vous ayez les mêmes proportions, la même constitution, avec les mêmes instincts, les mêmes passions, exprimées de la même manière, mais l'un est blanc, l'autre noir, l'un vêtu d'un habit brodé, l'autre d'une peau de mouton, celui-ci a un langage fleuri, celui-là un pauvre idiome : cela suffit pour que la moitié ne reconnaisse pas l'autre moitié, et qu'elle ne la traite en sœur en lui apprenant ce qu'elle sait. . . . .

[8] Nous sommes tous frères, attachés par des liens semblables, destinés à un but commun, guidés par les mêmes passions. Nous venons tous de Dieu, tous nous allons à lui, aimons-nous donc, sacrifions-nous les uns pour les autres, ayons pitié des faibles et instruisons les ignorants. Enfin ne soyons pas vains, parce que quand on pense trop à soi on ne pense pas assez aux autres ; ne soyons pas joueurs, parce que l'esprit qui est dans les cartes ne saurait être au cerveau ; ne nous adonnons pas à la boisson, parce que l'homme qui a bu n'est plus un homme, pas même une brute, et ainsi de beaucoup d'autres ; mais conservons foi et espérance en Dieu. Et, de même que nous nous privons souvent d'un petit plaisir présent dans l'espérance d'en avoir un plus grand dans l'avenir, n'hésitons pas à nous détacher des biens de cette vie, qui nous peuvent être funestes, pour jouir plus tard, dans une autre, de la félicité que nous promettent notre âme et la raison.

FIN.

